

JUILLET 1892

FIGARO ILLUSTRÉ

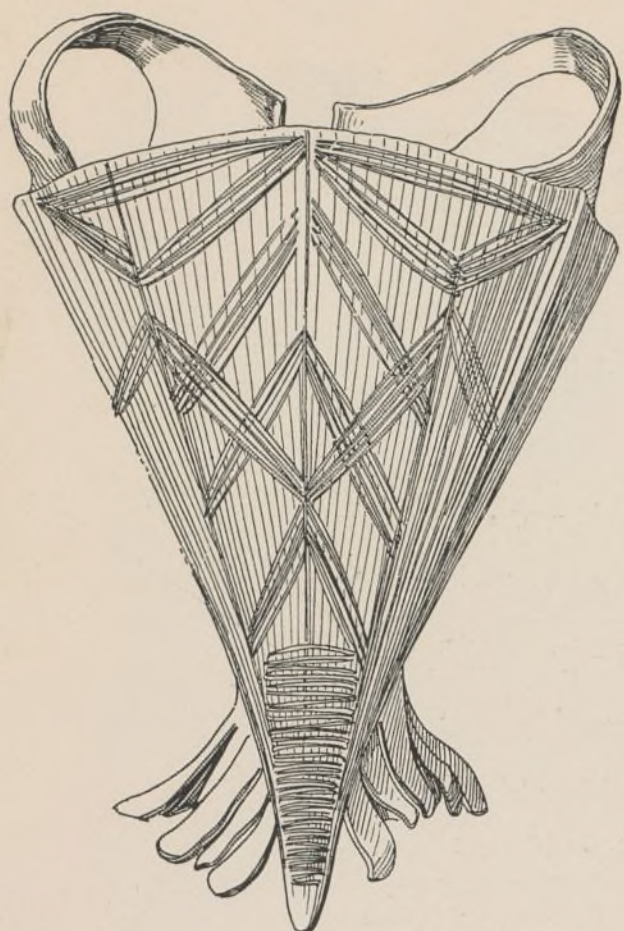


Ayuntamiento de Madrid

L'HISTOIRE DU CORSET

A TRAVERS LES AGES

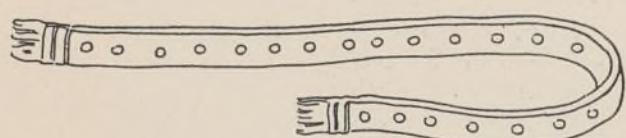
Par
Léoty



Corset avec épaulettes, tailladé sous les hanches. (xviii^e siècle).



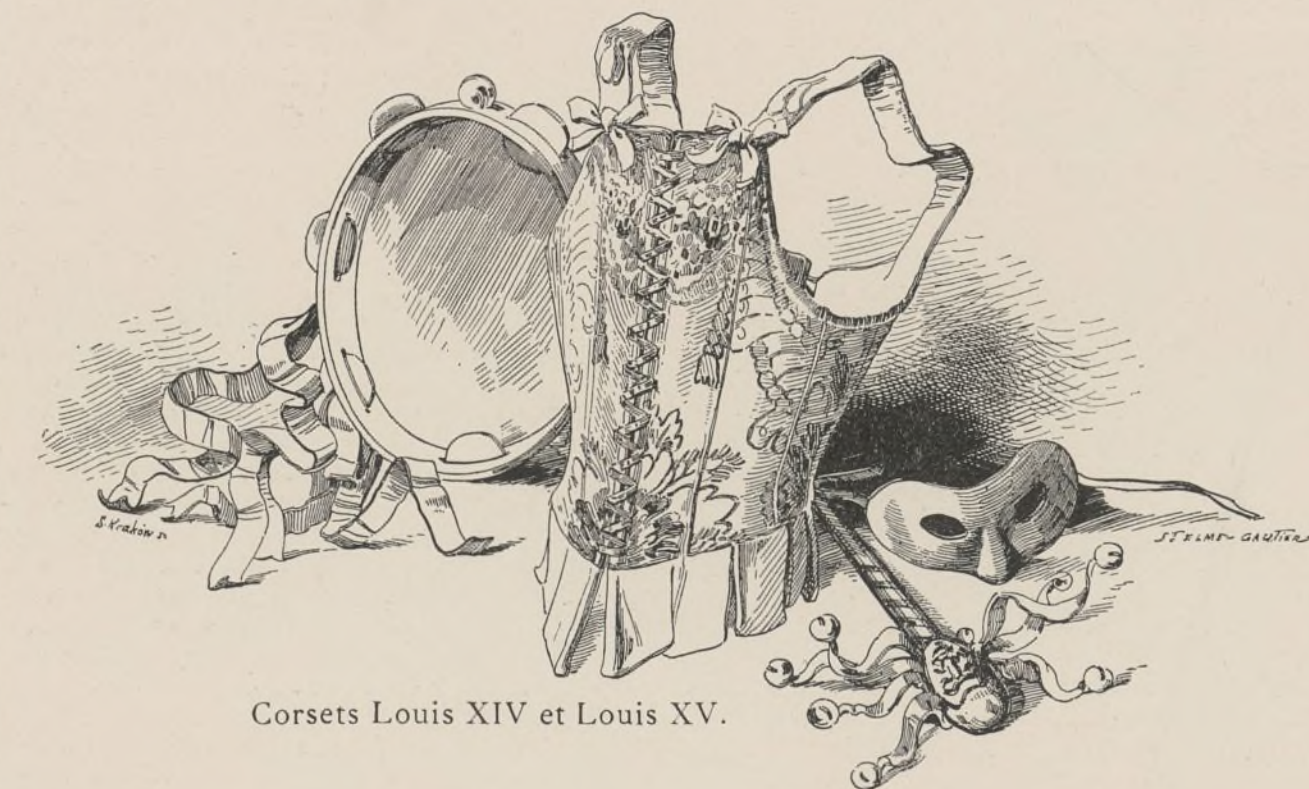
Stethodesme ou lien du sein. (1^{re} époque).



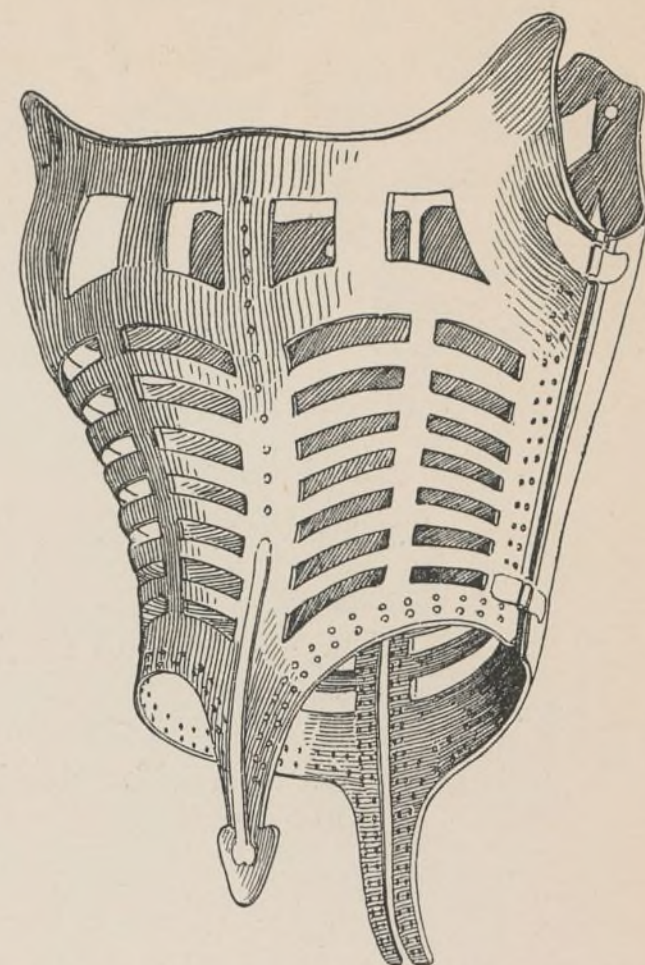
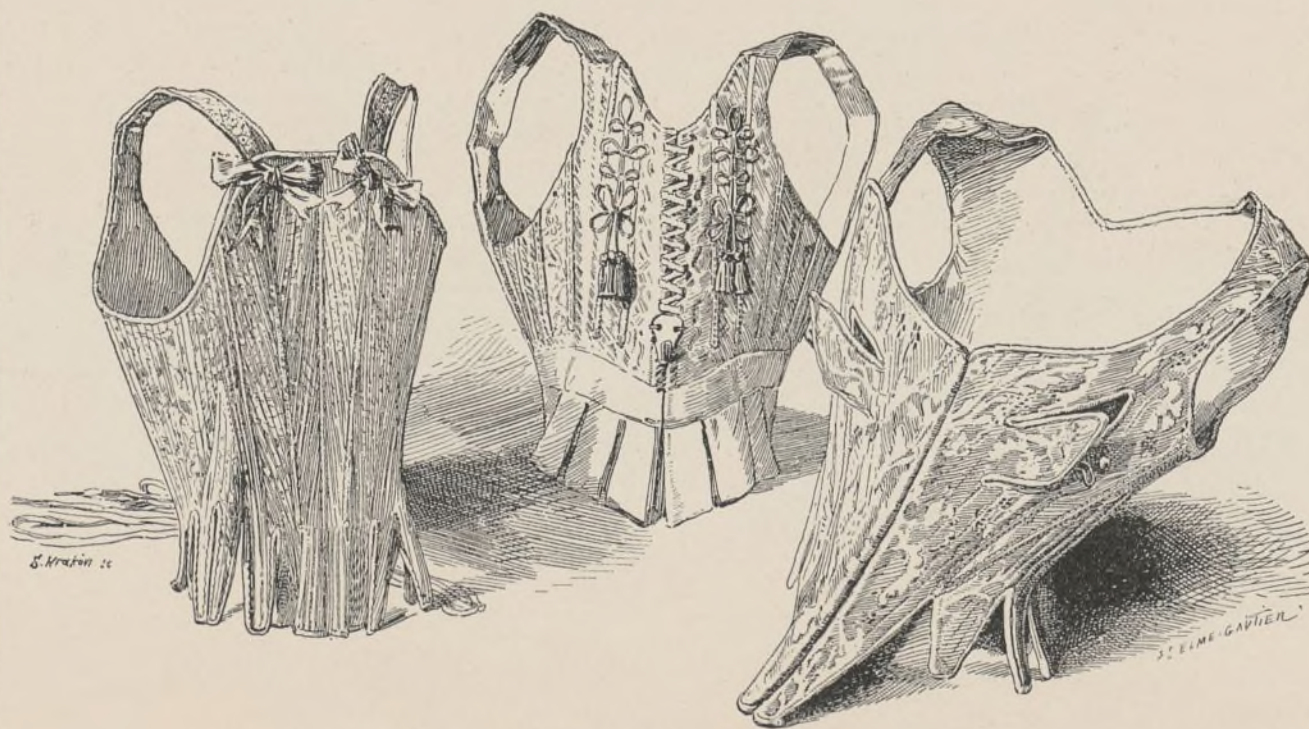
Corsets Louis XIV et Louis XV.



Françoise Bertaud, dame de Motteville. (xvii^e siècle, 4^e époque).



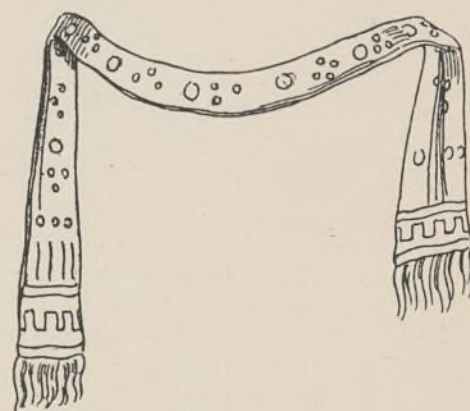
Corsets Louis XIV et Louis XV avec ouvertures pour nourrice.



Corset de femme garni de fer. (3^e époque).



Apodesme. (1^{re} époque).



Capitium. — Bandelettes pour contenir les seins. (1^{re} époque).



Une héroïne d'aujourd'hui. (Directoire).

Voici un ouvrage qui fera sensation parmi les mondaines : avant de continuer leur campagne contre le corset, les hygiénistes feront bien de lire et de méditer ce livre, car ils y trouveront de précieux renseignements. Cette œuvre, due à un spécialiste qui, par amour de son métier ou plutôt de son art, n'a pas craint de passer pour ses recherches de longues heures dans nos bibliothèques et dans nos musées, s'appelle *L'Histoire du corset à travers les âges*.

L'auteur, c'est Léoty, un artiste, un érudit du corset, collectionneur émérite. Dans un avant-propos plein de modestie, l'auteur explique ainsi le but de son œuvre : « Le corset tient à l'art, non seulement parce qu'il est un des éléments essentiels de l'élégance, mais parce qu'il a une véritable mission esthétique en contribuant à la beauté féminine, la plus parfaite de toutes les beautés.

« Ma mère a consacré de longues années à l'étude du corset et de ses perfectionnements, et si quelque notoriété s'est attachée à son nom, c'est qu'elle a toujours considéré cette industrie essentiellement parisienne au double point de vue de l'hygiène et de l'art. »

Le livre de Léoty suit le corset depuis ses origines et avec toutes ses transformations, jusqu'à nos jours. Nous reproduisons ici quelques-unes des gravures instructives qui illustrent cet intéressant ouvrage, et qui sont dues à la plume d'un dessinateur de premier ordre, M. Saint-Elme Gautier, un artiste modeste dont le talent est surtout consacré par ses recherches archéologiques.

Quant à la question hygiénique, voici ce qu'en pense Léoty :

« Un corset qui mérite véritablement ce nom doit être confectionné de manière à ne pas comprimer les parties du corps avec lesquelles il est en contact ; il ne doit affecter aucun des organes principaux de la vie.

« Un corset qui possède les qualités requises et convenablement lacé, la pression, partout modérée, est principalement affaiblie du côté des organes les plus sensibles ou les moins résistants ; il est assez souple, assez flexible, pour ne mettre obstacle ni au mouvement des côtes et de l'abdomen dans la respiration, ni à l'augmentation de l'estomac et de l'intestin dans la digestion ; il est assez évasé du haut pour soutenir les seins sans les comprimer ; les épaulettes, qu'il faut éviter autant que possible, sont assez lâches et d'une substance douce et élastique ; les entournures sont assez largement échancrées ; les baleines ou les ressorts en acier, fixés entre les doubles de l'étoffe et destinés à en maintenir la forme, à l'empêcher de monter et de plisser, sont assez nombreux, assez souples, assez flexibles, assez bien placés pour ne faire sentir leur pression nulle part et pour ne point entraver les mouvements du corps ; le busc est souple, léger, d'une courbure convenable ; enfin le corset tout entier embrasse la circonférence du bassin, trouve autour des hanches un point d'appui solide, suit la convexité naturelle des flancs sans être trop pincé à leur niveau et marque la taille sans la contrefaire.

« C'est ainsi que l'usage du corset, intelligent et bien dirigé, ne peut avoir aucune influence néfaste sur la santé de la femme, qui doit être aussi précieuse à ceux qui l'habillent qu'à ceux qui l'admirent. »

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1892



Copyright 1892 by Bousset, Valadon & Co.

LA PRINCESSE CLÉMENTINE DE METTERNICH (Vienne 1825), par LAWRENCE.

(Collection de S. A. S. Madame la princesse de Metternich.)

(EXPOSITION DES CENT CHEFS-D'ŒUVRE)

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

L'Aigrette, par ALBERT LYNCH.

Entre amis, par Madame HENRIETTE RONNER.

La Princesse Clémentine de Metternich, par LAWRENCE (Exposition des Cent chefs-d'œuvre).

La Vie artistique, par ARMAND DAYOT.

La Fontaine du Titan, à Béziers, de M. J. INJALBERT.

Les Livres, par R. M.

La Balistique, jeu nouveau de plein air, par GEORGES LAUN.

La Fédération du 14 juillet 1790*, par ANTONIN PROUST; reproductions en couleurs d'estampes de l'époque.

Milton Zaramaya, gentleman (fin), par PHILIPPE DARYL; illustrations en couleurs de LUCIUS ROSSI.

S. M. Wilhelmina, reine des Pays-Bas, par JAN TEN BRINK; reproductions directes.

La Vengeance d'Isidore, par PAUL BILHAUD; illustrations de A. GUILLAUME.

A la Toute Petite, par MAURICE DONNAY; illustration de GERBAULT.

COUVERTURE : *La Baigneuse moderne*, par JEAN BÉRAUD.

La Vie artistique

Quelques portraits d'artistes (suite) : Jean Carriès. Léopold Stevens. — Les artistes étrangers au Salon. — L'exposition des cent soixante-trois chefs-d'œuvre. — La fontaine du Titan à Béziers. — Injalbert. — L'art des fontaines.

Jean Carriès : trente-cinq ans, taille moyenne et bien prise, allure lente et méditative, barbe et cheveux châtains, broussailleux, à l'aventure. Donne au premier aspect l'impression d'un portrait peint, brusquement aperçu et dont on ne voit tout d'abord que deux yeux fixes, inquiets, d'un gris vert et changeant, « gris comme l'envers d'une feuille de ronce ». Teint très pâle, mâchoires puissantes agitées souvent par des saccades nerveuses, mains d'une blancheur olivâtre, souples et longues et bien faites pour les subtiles caresses des grès fragiles aux épidermes satinées. Un causeur étonnant, un esthéticien d'une dialectique impitoyable à qui la passion de l'art inspire de subits mouvements d'éloquence, où l'incorrection littéraire, mais toujours pittoresque des formules, se mêle à des beautés de langue d'une originale splendeur. Fut jadis ouvrier plâtrier; s'est tout d'un coup révélé au grand public, après de longues années d'un dur labeur dans les montagnes du Morvan d'où il a rapporté le merveilleux étalage de ses grès. Un noble et fier artiste pour qui le travail est une loi sainte, le travail solitaire et fécond, loin des agitations mondaines et des fluctuations troublantes de la mode. Des goûts de stylite. Chaste comme Joseph, sobre comme M. Chevreul. Parti au galop pour la gloire, porté par le seul désir de réaliser son rêve de potier.

Léopold Stevens : fils d'Alfred Stevens. A exposé cette année pour la première fois au Salon du Champ de Mars. Fut dans les environs de sa vingtième année, un joyeux viveur, trop joyeux viveur. C'est du moins ce qu'il sembla à l'autorité paternelle, qui, pour rafraîchir les ardeurs excessives de ce fougueux tempérament, usa d'un moyen en vérité fort rigoureux. Le jeune Léopold fut invité à se mettre au vert dans les sables africains et pendant cinq ans il chevaucha au delà des hauts-plateaux, sous le dolman bleu du chasseur d'Afrique. A cette dure école, le viveur parisien devint un troupière modèle et le temps de service terminé, l'enfant prodigue fit son apparition sur son cher boulevard, très assagi, très discipliné, et la manche ornée des galons de maréchal des logis chef. On tua le veau gras, puis Stevens, à jamais guéri des pays du soleil, des horizons incandescents et des ciels éternellement bleus, fut se terrer au bord des mers tristes de Bretagne, dans le pays des ciels mouillés, des brises fraîches et des horizons mélancoliques, et c'est de là, après trois ans d'études en pleine nature, qu'il nous a rapporté, n'ayant eu d'autres leçons que les conseils de son illustre père, ces quelques toiles aux modestes dimensions, paysages de mer, d'une couleur si impressionnante, figures de femmes d'une si rare pénétration ethnographique, dans la vigoureuse âpreté, parfois encore inexpérimentée, de leur dessin, et qui, phénomène vraiment curieux, portent dans l'originalité de leur exécution, les marques évidentes d'une influence de race transmise par de glorieuses ascendances.

Il est dans la nature humaine de se tromper. Mais nous avouons en toute sincérité que notre déception sera bien grande, si d'ici à peu d'années M. Léopold Stevens, dont les premiers essais de peinture nous ont si vivement frappé, ne se révèle pas comme un très grand artiste, comme le peintre définitif de la mystérieuse Bretagne dont il a jusqu'ici mieux que personne rendu « l'azur pâle » et exprimé l'âme primitive. Toute la naïve mélancolie de la vieille Armorique est personnifiée dans les doux visages et les attitudes résignées de ses *bigoudaines*. Voici vraiment un artiste de race et de grande sincérité, et il sera très intéressant de suivre ses efforts et ses progrès. M. Léopold Stevens a vingt-huit ans à peine. Tête de Christ, doux et patient qu'éclaire souvent un sourire triste et jeune à la fois. Signes particuliers : brise une table de marbre d'un coup de poing, tord comme Maurice de Saxe, une pièce de cinq francs entre ses deux doigts, et éprouve, ou du moins éprouvait jadis, une joie vive, à assommer les souteneurs, les soirs de petite fête.

Si je me suis permis d'esquisser à la hâte ces deux portraits, celui du céramiste-sculpteur, du *potier* déjà glorifié et celui du peintre dont les grandes qualités natives ne peuvent tarder à s'affirmer d'une

façon triomphante, c'est que j'ai pensé que le lecteur, connaissant les œuvres, serait peut-être heureux de connaître les hommes, et que l'un et l'autre de ces jeunes artistes portait en lui-même assez d'originalité pittoresque pour mériter un petit bout de croquis.

Convenons-en, en toute franchise, l'éclat fort relatif d'ailleurs des deux Salons de cette année, est dû en très grande partie aux œuvres qui y ont figuré sous des signatures étrangères. Et cela est si vrai que les commissions d'achat et les jurys de récompenses, dans un but d'un patriotisme louable, il faut le reconnaître, se refusaient très souvent à consacrer la réelle valeur d'une toile d'un artiste étranger soit par une acquisition, soit par l'attribution d'une médaille. Mais alors, ô sainte justice, tu n'es donc qu'un vain mot ! car nos Salons annuels étant des expositions internationales, les dispensateurs officiels des récompenses ne doivent tenir aucun compte de la nationalité des exposants, leurs signatures auraient-elles les consonnances hyperboréennes les plus barbares. Je me demande vraiment avec une certaine inquiétude ce que feront les jurys d'admission des Salons à venir, si les peintres étrangers, encouragés par le succès indéniable qu'ils viennent encore d'obtenir cette année auprès du public, se décident à exposer à chaque printemps leurs meilleurs tableaux aux Salons. Ces vastes édifices seront-ils assez grands pour contenir à la fois les travaux annuels des peintres français et les toiles qui vont affluer, toujours de plus en plus nombreuses, de plus en plus remarquables des quatre coins du monde ? N'est-il pas à craindre que les œuvres de nos compatriotes, aux efforts et aux progrès desquels nous voulons tout spécialement nous intéresser, ne finissent par être submergées sous le flot montant de la concurrence étrangère ?

Cette appréhension n'existerait peut-être pas dans notre esprit si la cimaise du palais de l'exposition pouvait s'allonger indéfiniment... et si l'examen d'un nombre presque illimité de toiles ne devait abréger les jours du malheureux critique chargé de les passer en revue.

Nous demandons aux organisateurs de la deuxième exposition des cent chefs-d'œuvre la permission de leur soumettre un avis dont ils pourront, croyons-nous, tirer quelques précieux avantages. C'est, à l'avenir, de mettre un peu plus de méthode dans le classement chronologique des toiles exposées, de sévérité dans leur admission, et surtout de représenter un grand artiste, soit par une œuvre très caractéristique de son génie, soit par plusieurs œuvres, toujours choisies avec le plus grand discernement, marquant chacune une étape dans la carrière artistique du peintre, et dont l'ensemble constitue une synthèse d'élection. Je trouve dans cette exposition une vingtaine de Corot (proportion excessive, malgré le prestige du maître), et la plupart de ces œuvres, je m'empresse de le dire, sont de purs chefs-d'œuvre. Mais la représentation de Corot n'eût-elle pas été plus complète, si parmi ces toiles, presque toutes d'une conception et d'une facture identique, on avait pu découvrir un joli souvenir doré d'Italie ou une de ces figures de femme d'une rusticité corréienne si savoureuse ?

N'insistons pas dans notre critique, car cette exposition est pleine de féconds enseignements pour l'artiste et de résultats matériels très utiles pour les malheureux qui bénéficieront des recettes qu'elle produira. Mais son succès, tel est notre avis, s'affirmerait avec plus de force si tous les grands artistes y étaient représentés, ne fut-ce que par une toile du premier ordre comme l'est Lawrence par le *Portrait de la princesse de Metternich*, et si l'œil du visiteur ne s'accrochait pas trop souvent à des œuvres d'une valeur trop discutable et dont la figuration dans une exhibition si pompeusement qualifiée ne peut s'expliquer que par le désir trop peu désintéressé de leurs propriétaires de voir leur valeur commerciale s'accroître de la présence d'un numéro de catalogue destiné à flatter la vanité de l'acheteur futur.

Un de nos sculpteurs les plus habiles et les plus richement inspirés et sur l'œuvre duquel un jeune écrivain d'art, M. Charles Ponsailhe a publié tout récemment une étude très remarquable : M. Jean Antonin Injalbert, vient d'exécuter pour Béziers, sa ville natale, une fontaine monumentale, la *Fontaine du Titan*, qui sera tout pro-

chainement inaugurée et dont le *Figaro illustré* reproduit aujourd'hui un des aspects les plus curieux. Malgré toutes nos sympathies pour la décentralisation artistique, nous regrettons vivement qu'un monument d'une si belle allure décorative et d'une appropriation de détails si pittoresque, ne soit pas demeuré à Paris, dans ce bon Paris dont les places, les carrefours, les avenues... se peuplent chaque jour de statues monstrueusement banales, alors que l'art si fraîchement décoratif, si sculptural et à la fois si musical des fontaines semble à tout jamais abandonné. Ah! ces fontaines de Paris, depuis le ridicule Saint-Michel, ce gigantesque dessus de pendule, jusqu'aux lourdes sirènes et aux tritons charbonneux de la place de la Concorde, auxquels le manteau brillant de l'hiver donne seul un peu d'éclat et de fantaisie... Je ne m'imagine pas dans une ville d'ornements comparables à une profusion de sources et d'eaux jaillissantes dont l'éternelle fraîcheur est symbolisée par le mariage intime et spirituel (événement très rare) de l'art du sculpteur et de l'architecte.

N'aurait-elle pour toute parure que le manteau ruisselant de ses fontaines, Rome mériterait quand même d'être un lieu de pèlerinage pour ceux que les choses d'art attirent. En écrivant ces lignes, je crois entendre encore la claire et berceuse chanson des fontaines de la place Navone, de Termini, de Pauline, de Trévi, de Barbenini, des Tortues, ce chef-d'œuvre de Jean de Bologne, du pont Sixte... et je me prends à regretter que Paris, cette « capitale du goût » offre aux regards de ses visiteurs si peu de fontaines artistiques, et une si grande quantité de vilains monuments commémoratifs encombrants et même inutiles, puisqu'il est formellement interdit d'y placer des affiches, et de s'y arrêter un instant. M. Injalbert qui excelle dans l'art de faire jaillir l'eau des marbres et de la faire ruisseler sur les formes, a rassemblé dans son atelier de ravissants projets de fontaines dont la vue seule évoque tout un monde de blanches figures, tout un rêve harmonieux de fraîcheur et de musique.... S'il reste encore dans Paris une place veuve d'un Voltaire ridicule, d'un Shakespeare grotesque, d'un Diderot constipé, d'un Dumas breloque, d'un Raspail en pain d'épice, d'un Gambetta... (je m'arrête faute de place) nous nous permettons de conseiller à nos édiles d'y placer une des fontaines d'Injalbert : *La source tarie*, par exemple, ou bien *L'enfant au poisson*. Personne ne s'en plaindra.

ARMAND DAYOT.

Les Livres

A tout seigneur, tout honneur ; le maître romancier Emile Zola est le triomphateur du jour, et son nouveau livre, *La Débâcle*, a retrouvé en librairie la même vogue qui l'accueillit à son apparition en feuilleton. Le jour même de la mise en vente, les éditeurs Charpentier et Fasquelle ont dû expédier, pour les seules demandes d'avance, soixante mille exemplaires. Un pareil chiffre est plus éloquent que tous les éloges que nous pourrions faire. Il serait superflu d'ajouter que chacun voudra lire l'œuvre grandiose où le maître a retracé en pages tantôt émues, tantôt terribles mais toujours superbes, l'époque néfaste de nos désastres.

Signalons à la même librairie deux autres volumes : *Jeunes et vieilles barbes*, de M. André Theuriot, une étude empreinte d'un charme exquis, sorte d'idylle dans laquelle le délicat écrivain fait contraster heureusement la fraîcheur des sentiments juvéniles et la raison de l'âge mûr.

Dans la *Fournaise*, par Théodore de Banville, tel est le titre sous lequel on a rassemblé les dernières poésies du poète. Les fidèles seuls du maître regretté suffiraient à en assurer le succès. Un dessin de G. Rochegrosse sert d'illustration au premier poème *L'enfant*.

La librairie Calmann-Lévy vient de publier un curieux recueil des *Lettres intimes de Stendhal*. L'auteur de *La chartreuse de Parme*, qu'on s'est plu jusqu'ici à nous dépeindre comme un sceptique, voire même comme un égoïste, s'y dévoile au contraire sous l'aspect bien préférable d'un homme accessible aux sentiments les plus généreux, et l'âme débordante d'affection pour les siens. La lecture de ces *Lettres*

intimes prouvera que Stendhal affectait une sécheresse de cœur qui n'était pas réelle, à la façon d'un acteur qui se grime pour la grande joie du public. Lecture des plus curieuses, nous le répétons.

Bien intéressants aussi les *Souvenirs militaires de Victor Dupuy*, par le général Thoumas. Citons entre autres faits rapportés par l'ancien chef d'escadron de hussards, le récit de la mort de La Tour d'Auvergne, dont le narrateur fut témoin. Nul doute que le livre du

général Thoumas n'obtienne auprès du public la même faveur que les *Mémoires du général Marbot*.

Toujours chez Calmann-Lévy, deux livres sur la Comédie-Française : *Les époques du Théâtre-Français, 1836-1850*, par F. Brunetière, et *Autour de la Comédie-Française*, par J.-J. Weiss, qui comprend tous les feuillets du brillant écrivain parus sur le théâtre dans le journal des *Débats*. Deux volumes qui se recommandent d'eux-mêmes à tous ceux qu'intéressent les choses théâtrales. Signalons encore à la même librairie trois romans que nous recommandons avec la même confiance : *Tout pour l'honneur*, de M. Hugues Le Roux ; *Mon oncle Alcide*, par Léon de Tinseau, et *Un parvenu*, par Adrien Chabot.

M. Stephen Liégeard a fait paraître chez Motteroz et May, un recueil de vers intitulé *Rêves et Combats*, dans lequel l'auteur se montre tour à tour éloquent et léger.

Aux friands de poésie nous signalerons aussi *Minuit*, de Madame Jane de la Vandière, paru chez Ollendorff, où l'auteur chante les beautés mystiques du firmament ; et à la librairie Nadaud, *Bleuets et Chrysanthèmes*, de M. Joseph Bouchard, un débutant qui promet. Dans les *Poèmes Johanniques*, publiés chez Durand, M. Emile G. Eude chante la gloire de Jeanne d'Arc avec un

patriotique enthousiasme. Le livre s'ouvre par une exquise préface d'Alexandre Dumas ; une telle présentation est un sûr garant de l'accueil qui l'attend.

Revenons aux romans. *Zibeline*, par M. le marquis de Massa, c'est le monde décrit par un mondain. Tout le Paris vivant, remuant, tourbillonnant dans un continuel affolement, y est décrit avec la plus scrupuleuse exactitude. *Zibeline* sera certainement beaucoup lu cet été aux eaux et sur les plages, par tous ceux que la mode éloigne de Paris, et qui retrouveront en le lisant comme un écho de la vie parisienne, momentanément abandonnée.

Sabine, par Louis Roguelin est une histoire touchante qui tient constamment l'intérêt en haleine, et *Mer sauvage*, le roman de Pierre Maël, ne lui cède en rien comme intensité d'émotion. Ces trois derniers ouvrages sont publiés par Ollendorff.

A ceux que n'effraient pas les émotions fortes, nous conseillerons la lecture du nouveau livre — nous devrions dire plutôt de l'étude — de M. Maurice Talmeyr *Les possédés de la Morphine*, en vente chez Plon. L'auteur, en une suite d'exemples authentiques, tous plus effrayants les uns que les autres, y dépeint les épouvantables ravages de la morphine dans la société moderne. D'après lui — et son avis sera partagé par tous ceux qui jugent sainement — cet épouvantable engin — comme il la nomme — « a tous les effets mystérieux de ces anciens élixirs de sorcellerie qu'on s'inoculait aussi dans les veines ». Dans *Les possédés de la Morphine*, rien qui tienne du roman, mais seulement des faits, des faits réels et constatés, dont le récit vous procure la même impression d'indicible horreur qu'on éprouve à la lecture d'un conte d'Edgar Poe.

On n'a certainement pas oublié le gros succès que remporta *L'Évangéliste*, de Daudet, lorsqu'il parut en feuilleton dans le *Figaro*. Aujourd'hui, la librairie Dentu publie dans la collection Guillaume cette belle étude si justement appréciée par sa sincérité et sa justesse d'observation. Avis aux bibliophiles !

Avant de terminer cette bibliographie, il convient de constater le grand succès remporté par la grande publication commencée par la maison Hachette : *Les Capitales du Monde*. La première livraison débute par Paris, dont M. François Coppée a écrit la monographie. Les autres capitales sont décrites par MM. de Vogüé, de Kératry, Antonin Proust, Barrès, Armand Dayot, notre collaborateur ; Pierre Loti, Madame Judith Gautier, etc., etc. Les dessins sont signés : Béraud, Gilbert, Jeannot, Forain, Boudier, etc., etc. Avec de tels éléments le succès de cette belle publication était assuré d'avance. — R. M.

L'édition de l'*Annuaire des châteaux*, 1892-1893, vient de paraître.

Le nouveau volume a été soigneusement corrigé et de grandes améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châtelains de France et de la classification par départements et par bureaux de poste, on y trouve, cette année, la liste générale des villas de Monte-Carlo et des principales stations hivernales du littoral méditerranéen, ainsi que de nombreuses notices historiques et environ deux cent cinquante gravures sur bois des châteaux qui, au point de vue architectural ou pittoresque, offrent le plus d'intérêt.

L'*Annuaire des châteaux* est un beau volume de douze cents pages : devenu aujourd'hui indispensable, il a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, aussi bien à Paris qu'en province.

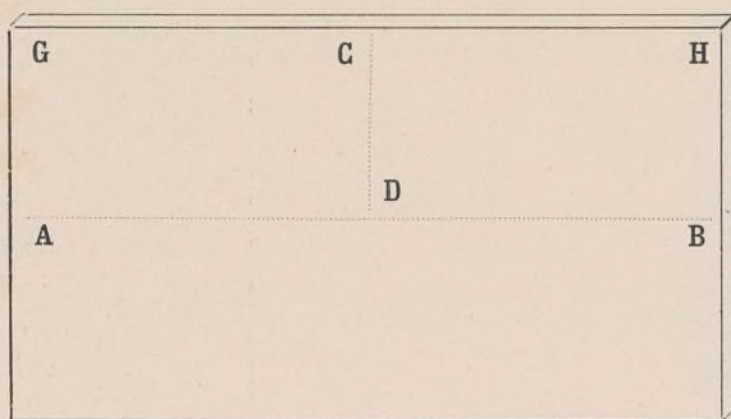
LA BALISTIQUE

JEU NOUVEAU DE PLEIN AIR

Voici un jeu qui exige surtout une grande vivacité.

On se sert d'un grand mur sur lequel on trace une horizontale **AB**, à deux mètres environ du sol, et une verticale **CD**, passant par son milieu. On trace encore une troisième ligne **EF**, mais celle-là sur le sol, parallèlement et à quatre mètres du mur.

On supposera dans ce qui suit que le nombre des joueurs est de 12 ; il pourrait être également de 8, de 16 et même davantage, mais les règles à appliquer seraient les mêmes.



1. Les 12 joueurs, par le sort ou autrement, se partagent en deux camps de 6 joueurs chacun ; ils choisissent un arbitre pris en dehors d'eux.

2. L'arbitre distribue 6 balles de petite dimension, 3 à chaque camp ; il affecte la partie du mur **ADCG** à l'un des camps et la partie **BDCH** à l'autre.

3. Les joueurs s'étant distribués sur le terrain suivant leurs convenances et étant prêts à commencer, l'arbitre donne un signal.

4. Les balles sont alors jetées contre le mur, chaque camp lançant les balles de façon à frapper la partie du mur qui lui a été affectée.

5. Pour qu'une balle soit bonne et comptée par l'arbitre, il faut qu'elle ait atteint, soit la partie **ADCG**, soit celle **BDCH** ; toute balle ayant touché au-dessous de **AB** ou sur les lignes est nulle ; il est encore nécessaire que le lanceur se soit tenu en dehors de la ligne **EF** pour jeter la balle.

6. Après avoir été lancées, les balles peuvent être ramassées par n'importe qui, de l'un ou de l'autre camp ; c'est dans la dispute des balles que réside le principal intérêt du jeu, puisque c'est le camp qui aura réussi à s'emparer du plus grand nombre de balles qui, toutes choses égales d'ailleurs, doit finir par l'emporter.

7. Il est interdit, sous peine de disqualification, de chercher à se saisir d'une balle en bousculant ses adversaires ; les poussées, s'il s'en produit, doivent toujours être involontaires.

8. L'arbitre compte les bonnes balles qui touchent le mur pour l'un et pour l'autre camp. Il proclame vainqueur le camp qui est parvenu le premier à lancer 20 balles contre le mur.

GEORGES LAUN.

La vélocipédie n'avait pas encore d'organe digne d'elle : elle en possède un maintenant. Il s'intitule simplement *La Bicyclette*.

Dès son premier numéro, *La Bicyclette* a été accueillie avec un véritable enthousiasme par les innombrables disciples de la pédale : ils y trouvent l'utile et l'agréable, c'est-à-dire tous les renseignements techniques concernant leur sport, aussi bien que les comptes rendus, les anecdotes, les conseils qui peuvent les intéresser.

Un système de tombola, organisé entre chaque série de cinq cents abonnés, donne à ceux-ci la chance de gagner au tirage une bicyclette de 650 francs à choisir dans une des maisons de Paris.

La Bicyclette paraît le samedi matin : l'abonnement est de 6 fr. par an pour Paris et de 7 fr. pour les départements.

UN NOUVEAU SALON. — C'est le 10 juillet que doit s'ouvrir au Palais des Arts Libéraux (Champ de Mars) le *Salon d'Eté* ; cette importante innovation due à M. E. Bernard, directeur du *Blanc et Noir*, a reçu un excellent accueil des artistes. Cette exposition promet d'être très intéressante.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie de l'Ouest donne, d'année en année, plus de facilités au public des bords de mer. Ainsi, elle avait récemment créé, pour les stations balnéaires distantes d'au moins 250 kilomètres, le *Billet de famille*, valable pendant 33 jours et donnant droit à une réduction de 40 %, sous la seule réserve que les porteurs de ce billet voyageraient ensemble au nombre de 4 ; or cette réserve n'existe plus. En effet, à partir de cette année, toute personne seule se rendant à une station balnéaire éloignée, pourra bénéficier de la réduction et de la durée accordées aux billets de famille.

Ces billets de bords de mer se trouvent par suite divisés en trois catégories, savoir :

I. Pour les stations balnéaires rapprochées de Paris (Dieppe, le Havre, Trouville, Etretat, etc.) il ne sera délivré que des billets valables du jeudi soir au lundi soir ; toutefois, comme on pourra le remarquer, la diminution des tarifs a eu son effet sur le prix de ces billets, ainsi, les billets de Paris à Dieppe qui coûtaient 30 fr. en 1^{re} classe et 22 fr. en 2^e classe, ne coûtent plus que 27 fr. en 1^{re} et 20 fr. en seconde. Ceux du Havre qui coûtaient 33 fr. en 1^{re} et 24 en seconde, ne coûtent plus que 30 fr. en 1^{re} et 21 en seconde, etc., etc., etc.

II. Pour les stations de la Normandie plus éloignées de Paris (Bayeux, Isigny, Cherbourg et Granville), il sera délivré :

1^o Des billets valables du jeudi soir au lundi soir avec prix également réduits sur ceux de l'année dernière ;

2^o Des billets individuels valables pendant 33 jours (pour ces stations, le prix est uniformément fixé à 56 fr. en 1^{re} classe et 37 fr. 80 en 2^e classe).

III. Pour toutes les stations de la Bretagne, de Saint-Malo à Brest et à Saint-Nazaire, il sera seulement délivré des billets individuels valables pendant 33 jours.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Billets d'Aller et Retour de Famille

POUR LES STATIONS THERMALES DE

Chamblet-Nérès (**NÉRIS**), ÉVAUX, Moulins (**BOURBON-L'ARCHAMBAULT**), Laqueuille (**la BOURBOULE** et le **MONT-DORE**), ROYAT

Réduction de 50 0/0 pour chaque membre de la famille en plus du troisième

Il est délivré, du 15 Mai au 15 Septembre, dans toutes les gares du réseau d'Orléans, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), aux familles d'au moins quatre personnes payant place entière et voyageant ensemble, des *Billets d'Aller et Retour collectifs* de 1^{re}, 2^e et 3^e classe pour les stations ci-dessus indiquées.

Les Billets sont établis par l'itinéraire à la convenance du Public ; l'itinéraire peut n'être pas le même à l'Aller et au Retour.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de six billets simples ordinaires le prix d'un de ces Billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

La durée de validité des Billets, à compter du jour du départ, ce jour non compris, est de 30 jours.

Cette durée peut être prorogée une ou plusieurs fois d'une période de quinze jours. Chaque période de prolongation part de l'expiration de la période précédente et donne lieu à la perception d'un supplément de 10 0/0 du prix total du Billet.

La prolongation ne peut être demandée que pour les Billets non périmés.

AVIS. — Les voyageurs obtiennent, sur leur demande, soit à la gare de départ, soit au Bureau du Correspondant de la Compagnie, à LAQUEUILLE, des Billets d'Aller et Retour réduits de 25 0/0 pour LE MONT-DORE et LA BOURBOULE.

Les demandes de Billets doivent être faites, quatre jours au moins avant celui de départ, à la gare où le voyage doit être commencé.

LE FIGARO-SALON DE 1892

PAR CHARLES YRIARTE

Cent reproductions en phototypogravure

Des principales œuvres de l'exposition de la Société des artistes français (Champs-Élysées) et de la Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

PRIX DU FASCICULE : 2 FRANCS

Les six fascicules : 12 fr. Relié en toile vert d'eau : 15 f. 50

En vente chez tous les libraires et à l'hôtel du Figaro.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le Figaro Illustré sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence.

S'adresser également à M. Hazard pour se procurer des exemplaires des fascicules précédemment parus.

ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux. Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

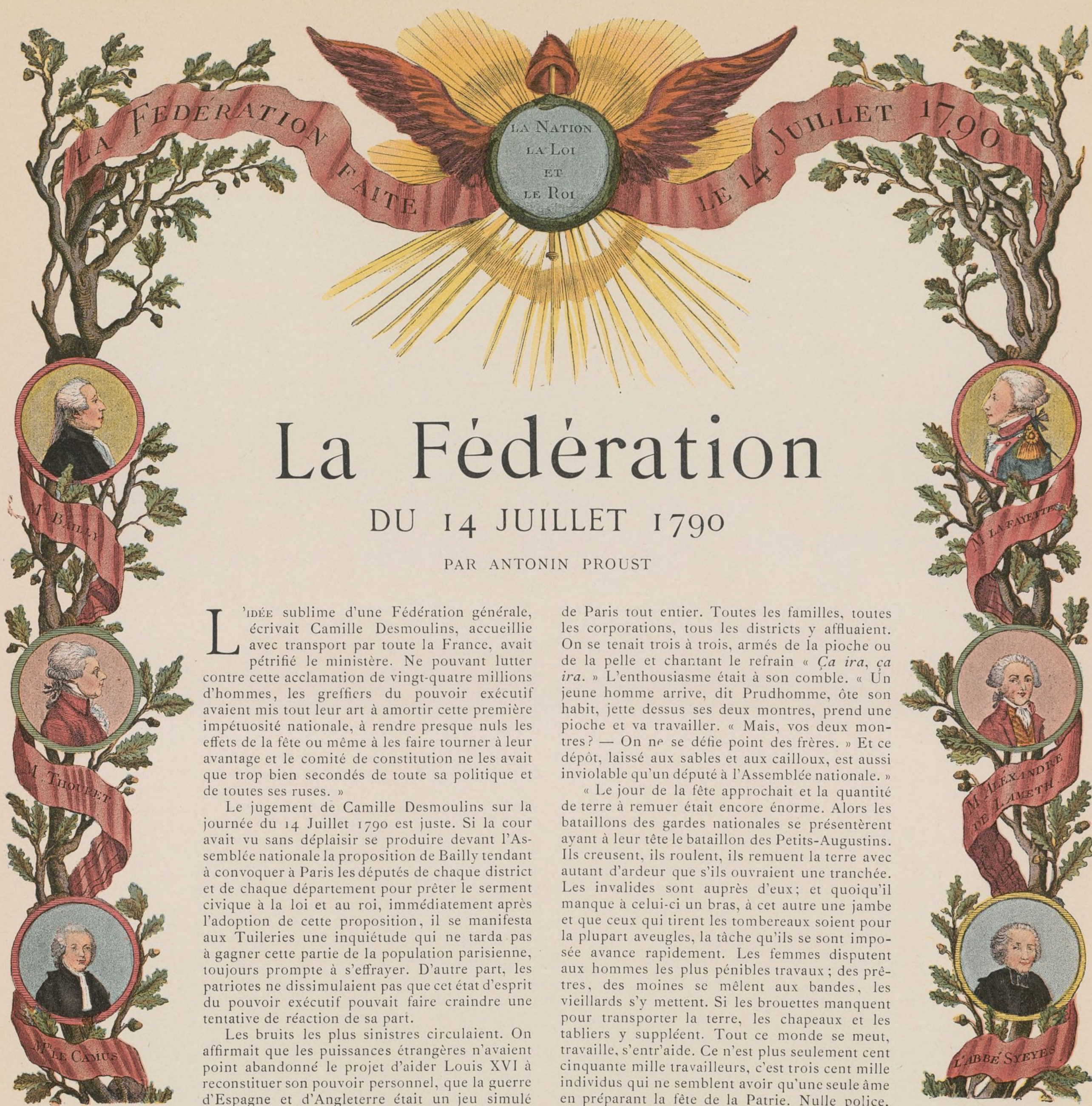
France. 9 fr. | Étranger. . . . 10 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8 rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



L'idée sublime d'une Fédération générale, écrivait Camille Desmoulins, accueillie avec transport par toute la France, avait pétrifié le ministère. Ne pouvant lutter contre cette acclamation de vingt-quatre millions d'hommes, les greffiers du pouvoir exécutif avaient mis tout leur art à amortir cette première impétuosité nationale, à rendre presque nuls les effets de la fête ou même à les faire tourner à leur avantage et le comité de constitution ne les avait que trop bien secondés de toute sa politique et de toutes ses ruses. »

Le jugement de Camille Desmoulins sur la journée du 14 Juillet 1790 est juste. Si la cour avait vu sans déplaisir se produire devant l'Assemblée nationale la proposition de Bailly tendant à convoquer à Paris les députés de chaque district et de chaque département pour prêter le serment civique à la loi et au roi, immédiatement après l'adoption de cette proposition, il se manifesta aux Tuileries une inquiétude qui ne tarda pas à gagner cette partie de la population parisienne, toujours prompte à s'effrayer. D'autre part, les patriotes ne dissimulaient pas que cet état d'esprit du pouvoir exécutif pouvait faire craindre une tentative de réaction de sa part.

Les bruits les plus sinistres circulaient. On affirmait que les puissances étrangères n'avaient point abandonné le projet d'aider Louis XVI à reconstituer son pouvoir personnel, que la guerre d'Espagne et d'Angleterre était un jeu simulé entre les trois cabinets, un prétexte imaginé pour

armer sans donner d'ombrage, que malgré les apparences de la prompt réduction des Pays-Bas, suite des négociations de Breslau, Léopold se disposait à faire passer un corps de troupes considérable dans le Luxembourg, que la Prusse massait ses forces, enfin que le Roi de Sardaigne faisait filer des troupes sur Chambéry. Que se préparait-il? On ajoutait que le rapprochement de La Fayette et de Mirabeau était de mauvais augure, que ce dernier faisait des voyages clandestins à Saint-Cloud, qu'il avait des conférences avec la Reine et avec les ministres et qu'on lui avait ménagé une entrevue nocturne avec le Roi. Dans les premiers jours de juillet, les partisans de la cour et du ministère se demandaient s'il était bien prudent que le Roi assistât à la grande cérémonie.

« Nous demandons l'ajournement de la fête jusqu'à l'organisation des milices » disaient les journaux royalistes.

Le pacte fédératif, écrivait de son côté Marat, ce pacte, objet des transports de tous les bons français, n'est, à mes yeux, qu'un moyen d'asservissement dont les suites funestes ne tarderont pas à se faire sentir. »

Pendant ce temps, quinze mille ouvriers travaillaient à mettre le Champ de Mars en état de recevoir la fête de la Fédération. Le bruit s'étant répandu qu'ils ne pouvaient pas assez hâter les travaux, une fourmière de cent cinquante mille travailleurs s'était formée. Le Champ de Mars était devenu l'atelier de Paris,

de Paris tout entier. Toutes les familles, toutes les corporations, tous les districts y affluaient. On se tenait trois à trois, armés de la pioche ou de la pelle et chantant le refrain « Ça ira, ça ira. » L'enthousiasme était à son comble. « Un jeune homme arrive, dit Prudhomme, ôte son habit, jette dessus ses deux montres, prend une pioche et va travailler. « Mais, vos deux montres? — On ne se défie point des frères. » Et ce dépôt, laissé aux sables et aux cailloux, est aussi inviolable qu'un député à l'Assemblée nationale. »

« Le jour de la fête approchait et la quantité de terre à remuer était encore énorme. Alors les bataillons des gardes nationales se présentèrent ayant à leur tête le bataillon des Petits-Augustins. Ils creusent, ils roulent, ils remuent la terre avec autant d'ardeur que s'ils ouvraient une tranchée. Les invalides sont auprès d'eux; et quoiqu'il manque à celui-ci un bras, à cet autre une jambe et que ceux qui tirent les tombereaux soient pour la plupart aveugles, la tâche qu'ils se sont imposée avance rapidement. Les femmes disputent aux hommes les plus pénibles travaux; des prêtres, des moines se mêlent aux bandes, les vieillards s'y mettent. Si les brouettes manquent pour transporter la terre, les chapeaux et les tabliers y suppléent. Tout ce monde se meut, travaille, s'entraide. Ce n'est plus seulement cent cinquante mille travailleurs, c'est trois cent mille individus qui ne semblent avoir qu'une seule âme en préparant la fête de la Patrie. Nulle police, nulle querelle, pas d'accidents. Le plaisir se mêle au travail. On se rafraîchit. On chante. Le tombereau part plein de terre. Il revient orné de branchages et chargé des jeunes femmes qui ont aidé à le charger. Le soir on se rassemble par groupes avant de laisser le chantier. Une branche d'arbre sert d'étendard. Un tambour, un fifre ouvrent la marche; on se donne le bras et des applaudissements partent de toutes les fenêtres et la joie publique se manifeste par ce cri : « Vive la Nation, vive la Liberté. »

La réception faite aux députés fédératifs, réception organisée par les soins de l'administration de la Ville, vint quelque peu refroidir l'enthousiasme que les fédérés apportaient pour la plupart de leurs départements. Des commis postés aux barrières les recevaient de mauvaise grâce, leur indiquaient non sans quelque brutalité le bureau où ils devaient aller retirer leur carte. Malgré l'uniforme qu'ils portaient, les postes militaires ne leur présentaient point les armes. « Les commissaires municipaux chargés par l'Assemblée nationale de l'ordre de la fête, ont fait preuve, dit le *Journal de Prudhomme*, d'une incurie et d'une stupidité inexcusables. Ils croient avoir fait sans doute, un grand effort de patriotisme et de fraternité en annonçant simplement aux députés, par des placards, qu'ils tenaient leur bureau rue Saint-Honoré, aux Jacobins. Si la garde nationale eût été chargée de faire les honneurs de la Fédération, elle eût placé à chaque barrière un détachement qui eût rendu les devoirs militaires aux

députés arrivant militairement et qui aurait détaché un homme d'ordonnance pour les conduire au lieu où ils auraient trouvé des subsistances et des rafraîchissements en attendant la vérification de leurs pouvoirs et leur billet de logement. Les commissaires municipaux ne leur avaient même pas préparé un lieu où ils

pussent tous se rendre, se trouver, causer, se communiquer leurs idées. Hors leur admission aux tribunes de l'Assemblée nationale, on a abandonné tous leurs moments aux filles du Palais-Royal ou aux dispendieux spectacles.»

La *Correspondance secrète* ajoute que si les filles du Palais-



Royal et les théâtres ont quelque peu abusé de la situation en haussant leurs prix, le prix des denrées n'avait pas augmenté grâce à l'intervention de la municipalité, et malgré le nombre extraordinaire des arrivants qui avaient largement remplacé les fuyards et les peureux.

Cette même correspondance décrit ainsi la journée du 14 Juillet :

« Enfin ce grand jour est passé sans aucun des accidents qu'on avait lieu de craindre. On avait appréhendé que le Champ de Mars fût inondé du sang des Français. Il ne l'a été réellement que de torrents de pluie que le peuple a appelés gaiement les pleurs de l'aristocratie. Nul autre accident n'a troublé cette fête, elle a été belle, tranquille, majestueuse. Je vous dirai seulement que le roi de la fête a été M. de La Fayette, que le duc d'Orléans n'y a pas marqué et que le roi y a mal marqué.

« Il n'a pas voulu venir prononcer son serment à l'autel élevé au milieu du Champ de la Fédération, malgré les instances de M. de La Fayette. On a remarqué (car on remarque

tout, l'on donne des motifs à tout, on explique tout), que pendant toute la cérémonie il s'était étendu dans son fauteuil d'une façon fort nonchalante et qu'on a trouvé même indécente. Enfin la satisfaction n'est pas complète, du moins aux yeux des personnes éclairées. Aussi a-t-on bien vite profité de ce petit moment de faveur pour chercher à exciter un soulèvement contre le roi même; sept ou huit personnes ont été

arrêtées à différents temps, en différents lieux, pour avoir débité que le Roi n'ayant pas prêté le serment à l'autel de la Patrie, celui qu'il avait prononcé était nul et qu'il fallait recommencer

la cérémonie. Il faut reconnaître en effet qu'un serment étant un acte religieux, il devait se prêter sur l'autel qui avait été élevé pour le recevoir. Le Roi le devait ostensible à tout son peuple. Mais le Corps législatif le devait également et il l'a prêté sans se déplacer. On rejette cette double faute sur le comité de constitution que l'on dit ouvertement dévoué à la Cour et la Cour a un crédit puissant quoique caché.

« La plupart des courtisans qui avaient des billets, des places près de la Reine, se sont fait un devoir de donner leurs billets à des valets de chambre, à des chambrières et autres personnes soldées pour crier : « Vive la Reine ! » Mais toutes les fois que ce cri était prononcé, quoique faiblement, il était à l'instant étouffé par ceux de : « Vive la Nation, vive le Roi » que poussait tout le peuple et qu'il ne pousse plus comme autrefois machinalement. Il est assez éclairé pour savoir que la Nation est plus que le Roi et lorsque le Corps législatif est entré dans le Champ, il a crié seulement : « Vive la Nation. »

« Après les cris de : « Vive le Roi, vive la Nation, » les plus communs ont été : « Vivent nos frères et amis » prononcé par les parisiens et « vivent les conquérants de la liberté » prononcé par les provinciaux. »

Si nous ouvrons maintenant les *Révolutions de Paris* nous y lisons ce qui suit : « Le jour de la prise de la Bastille n'aura jamais d'égal dans l'histoire de la nation française. Le dévouement, le courage, l'ardeur de tous les citoyens, leur concorde, leur parfaite égalité, le respect de tous les droits, la justice du peuple, l'ordre au sein du désordre, l'allégresse au milieu des alarmes, et partout la grandeur, le génie d'un peuple qui brise ses fers et reprend ses droits. Voilà ce qui caractérisait cette sublime journée. Le 14 Juillet 1790 est-il digne d'en être appelé l'anniversaire ? Il le serait peut-être si l'on n'avait pas adoré !

« Un peuple d'idolâtres qui ne voit dans notre fête que M. de La Fayette, puis le Roi et qui ne se voit point lui-même. Les députés qui dansent pour braver la pluie, d'autres qui tuent à coups d'épée les chiens qui passent dans les rues, des français qui suivent des bannières blanches, qui souffrent un drapeau blanc sur le trône; un roi qui essuie à la chasse les pluies les plus abondantes et qui ne marche pas parce qu'il pleut, au milieu de la nation délibérante non armée, qui ne prend pas la peine d'aller de son trône à l'autel, pour donner au peuple qui lui alloue vingt-cinq millions, malgré sa détresse, la satisfaction de l'y voir prêter le serment : les sciences, les arts, les métiers, le courage civique, les vertus, sans honneur, sans récompenses dans ce beau jour; les vainqueurs de la Bastille ignorés et pas un mot, pas un seul hommage à la mémoire de ceux qui, à pareil jour, périrent sous les murs de cette horrible forteresse; un président de l'Assemblée nationale courtisan et qui permet à un autre courtisan de donner à la Cour, la misérable petite satisfaction de



Costume d'une Rouanaise à la Fédération.

le dérober aux yeux du public en se mettant devant lui. Mille petites ruses pour exciter des acclamations serviles et pour faire oublier la nation dans un moment où elle était tout. »

« Les députés des départements allèrent le soir se rafraîchir

à la Muette, où M. La Fayette courut risque d'être étouffé par les embrassements; ils se rendirent ensuite par diverses bandes sous les fenêtres des Tuileries crier : *Vive le Roi !* On cria peu *Vive la Reine !* Cependant des placards, placés depuis deux jours

SERMENT FÉDÉRATIF DU 14 JUILLET 1790.



Goussier Del. Vue de l'Autel de la Patrie et d'une partie du Champ de Mars à l'instant où M. de la Fayette prononça au nom de toutes les Gardes nationales de France, le Serment d'être à jamais fidèles à la Nation à la Loi et au Roi. &c. &c. *Le Cœur Sculpt.*

Sur l'Autel de la Liberté,
Aux lois faites par nous jurons d'être fidèles;
Prophètes, hors d'ici, loin d'ici, cœurs rebelles
Aux doux et saints devoirs de la fraternité!

La France au Champ de Mars s'assemble triomphante
De ses plus antiques Rois;
Aristocratie expirante!
Porte ailleurs tes serpens, ton glaive et tes flambeaux.

sur les piédestaux des statues des Tuileries, sollicitaient, mendiaient pour elle les faveurs des fédératifs. On y lisait : « Français, que sommes-nous devenus ? Souffrirons-nous qu'une reine qui est le plus bel ornement de la France, n'assiste pas à la fête qui se prépare ? Nous laisserons-nous abuser plus longtemps par les calomnies répandues contre une femme si vertueuse, etc... ? »

« Le jeudi 15, le mécontentement général se déclara hautement sur ce que le Roi n'avait point été à l'autel... Dans ces jours

d'égalité, le peuple en uniforme a toujours été séparé, distingué du peuple sans uniforme. A la revue du 18, ils ont baisé, comme après le serment, les mains, les cuisses, les bottes de La Fayette. S'il y avait eu alors quelque élection, il eût été à craindre que la folie populaire ne prodiguât à son cheval les honneurs que Caligula avait décernés au sien.

« Des esclaves cependant, oui des esclaves revêtus d'uniformes des divers départements s'étaient rassemblés sous les fenêtres des appartements de la Reine pour chanter une chanson,

à la fin de chaque couplet ils affectaient de pousser un long cri de : *Vive la Reine !* Ah ! oui, sans doute, *vive la Reine !* Mais si c'était le grand jour des réconciliations et des pardons, ne fallait-il pas crier aussi : *Vive les Polignacs ! vive le livre rouge ! vive Trianon ! vive Breteuil ! vive Lambert ! vivent les protecteurs de la conspiration contre Paris ! vivent les grils à boulet ! vivent les auteurs du projet d'emmener le Roi à Metz ! vive la lettre aux vingt-cinq millions !...* »

Un avocat, le citoyen Rousset, a, dans un livre paru sous ce titre : *Le Château des Tuileries*, fidèlement traduit les sentiments de quelques-uns de ces fédérés qui ne voyaient dans la fête de la Fédération qu'un hommage à la famille royale. « J'étais, dit Rousset, le chef de file du premier peloton. Nous fûmes arrêtés précisément devant le Roi, environ deux minutes. La Reine se penche, me tire doucement par la basque de mon habit et me dit : « Monsieur, de quelle province êtes-

vous ? » Je répondis que j'étais de ses fidèles lorrains. Elle me remercia par une inclination accompagnée d'un regard que je vois encore tant il me pénétra alors et se penchant vers le Roi, elle lui dit : « Ce sont vos fidèles lorrains. » Le Roi nous salua de la tête et nous continuâmes de défilé. Eh bien, ce peu de mots, ce regard qu'aucun de mes camarades ne perdit, nous avait tous émus au point que nous étions prêts à exécuter tout ce que le Roi et la Reine nous eussent ordonné. Je ne cite ce trait qui m'est personnel que pour montrer combien il était facile au Roi de disposer d'environ 60,000 hommes réunis à Paris et qui comme moi voyaient le Roi pour la première fois. »

« On accorda aux fédérés, continue Rousset, l'honneur de faire le service de la Cour. Le 25 juillet fut le jour où je montai la garde au château. On me plaça en faction à la porte intérieure par où l'on passait pour aller de l'appartement du Roi chez la Reine. Depuis plus d'une heure j'étais en faction sans avoir vu personne de la



La douce et complaisante Eléonor cherchant l'occasion de soulager les Aristocrates comme les bons Patriotes, avec ardeur. Ah ! ça ira, ça ira, ça ira.



Nymphé admirable pour le Patriotisme cherchant de tout côté à être utile aux Citoyens, mais encore aux Etrangers.

famille royale, lorsqu'on annonça la Reine. Fier d'avoir été remarqué par elle et jaloux de l'être encore, je me plaçai de manière à être aperçu; elle parut sans aucune suite, tenant le Dauphin par la main. Je présentai les armes avec le plus de grâce que je pus et fis résonner mon arme avec force. Elle me fixa, m'honora d'un salut et d'un sourire enchanteur. Son charmant enfant regardait devant lui en marchant sans m'apercevoir; sa mère l'arrêta en lui disant : « Saluez donc, monsieur et ne soyez pas impoli », puis elle continua sa marche. Le soir, ou pour mieux dire la nuit — car il était dix heures — on me fit faire une seconde faction moins agréable; on m'avait placé dans un corridor long et étroit entre une petite porte qui répondait à la chambre à coucher de la Reine et un escalier dérobé qui conduisait dans l'appartement de Madame. On me recommanda de me priver autant que je pourrais de me moucher et d'éternuer, dans la crainte d'interrompre le sommeil de la Reine dont le lit donnait près du mur où j'étais posté. Ce poste désagréable pour bien des personnes m'exalta l'imagination. Je désirais qu'on vint pendant que j'y étais pour attaquer la Reine et cela dans la seule idée de paraître un héros à ses yeux. J'étais tellement préoccupé de ce rêve que, lorsqu'à minuit, on vint pour me relever, au lieu du qui-vive, je me rangeai contre la porte en criant : « Malheur à qui approchera. » Un mot du caporal dissipa mon erreur. Arrivé au corps de garde, on rit beaucoup de ce que l'on appelait ma peur.

« Le lendemain, vers les onze heures, la Reine fit dire qu'elle

allait conduire ses enfants promener au jardin du Dauphin, situé au bout des Tuileries. L'usage était de donner quelques hommes pour l'accompagner. Je témoignai du désir d'être du nombre. L'on me désigna. Nous attendîmes la Reine sous le vestibule, à l'entrée du jardin et nous les suivîmes. Madame de Lamballe donnait la main à Madame et la Reine la sienne au Dauphin. Arrivé au jardin, le petit quitta sa mère et se mit à courir en disant : « Maman, je vais voir mes canards. » Sa sœur le suivit. La Reine causait avec madame de Lamballe. Je m'arrêtai à considérer quelques plantes dont un de mes camarades demandait le nom. La Reine écouta et me dit : « Il paraît, monsieur, que vous aimez la campagne ? — Beaucoup. — Vous l'habitez ? — Pas précisément, je demeure dans une ville où chacun a son « jardin. — Ce n'est pas Lunéville ? — Non, madame, je suis à « onze lieues, mais ma belle-mère y est née. — Le militaire ne « paraît pas être votre état. — Non, madame, je suis avocat. — Connaissez-vous Paris ? — C'est le premier voyage que j'y « fais. — Vous partez sans doute bientôt. — Je compte rester deux « ou trois jours pour connaître Paris. — Aimez-vous Paris ? — « Jusqu'à présent, son tumulte me fatigue. — Il est difficile « à l'homme tranquille de s'y plaire. Il faut le voir par curio- « sité seulement. — Est-on tranquille en Lorraine ? — Oui, « madame. » Le Dauphin rejoignit sa mère et tous entrèrent pour se reposer dans les petits appartements qui sont au fond du jardin. »

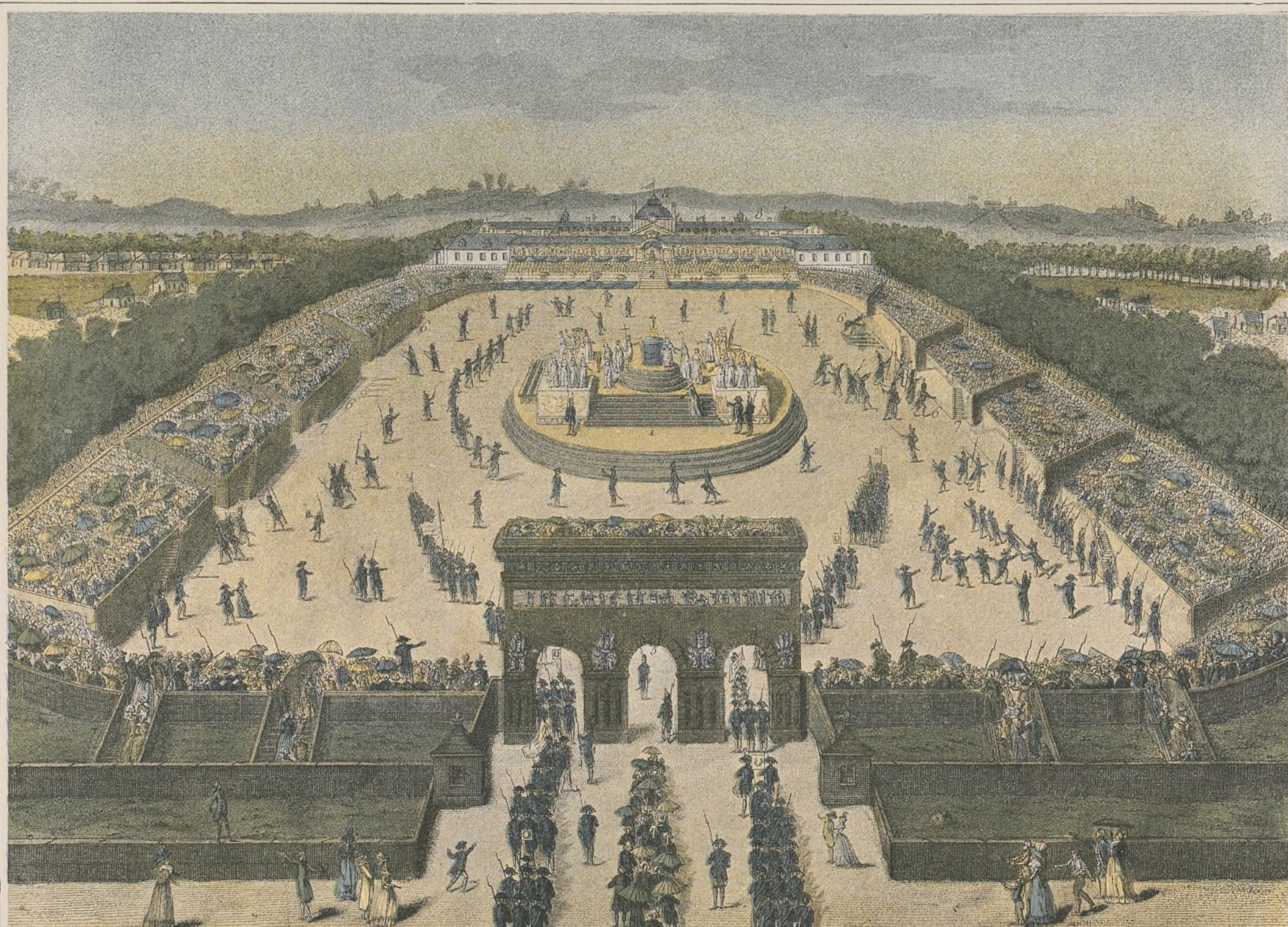
Ce n'était pas seulement dans les rangs des fédérés que l'on

trouvait ce culte pour la famille royale. On donnait dans les théâtres des pièces où l'on relève les vers suivants :

Le Français dans son prince aime à trouver un frère
Qui né fils de l'État, en devienne le père.
L'État et le monarque, à nos yeux confondus,
N'ont jamais divisé nos vœux et nos tributs.
De là cet amour tendre et cette idolâtrie
Que, dans le souverain, adore la patrie.

Les fédérés de Marseille qui ne goûtaient pas cette poésie désiraient voir une représentation de la pièce de *Charles IX*. Une dépu-

tation du district des Cordeliers dans l'arrondissement duquel se trouvait le Théâtre-Français, demanda la pièce. Le Théâtre-Français déclara qu'il avait ordre de ne pas la jouer. Une nouvelle députation se rendit chez les principaux acteurs. Talma et madame Vestris lui firent le meilleur accueil et l'interdiction fut levée. La pièce fut jouée, mais au lever de la toile, des gardes du corps et leurs amis firent entendre des protestations. Le public fit justice de ces clameurs. C'est à cette représentation que, au premier entr'acte, Danton se couvrit de son chapeau. Il y eut un vacarme effroyable, l'usage étant de rester découvert même pen-



Vue du Champ de Mars dit de la Fédération à la Journée mémorable du 14 Juillet 1790 au moment de l'arrivée de l'Assemblée Nationale des Députés de tous les Départements du Royaume et des Corps Militaire de Terre et de Mer

dant les entr'actes. Danton refusa de se découvrir, déclarant qu'il voulait protester contre un usage servile, aucune loi n'interdisant l'usage des chapeaux lorsque les acteurs ne sont pas en scène. Talma de son côté dut, le lendemain, se défendre d'avoir provoqué la démarche qui avait abouti à cette représentation tumultueuse. Le grand tragédien était d'ailleurs en ce moment très maltraité par la presse royaliste au sujet de la lettre qu'il avait adressée à l'Assemblée nationale deux jours avant le 12 juillet pour se plaindre du curé de Saint-Sulpice qui avait refusé de le marier comme comédien. « J'implore le secours de la loi constitutionnelle, disait-il au début de cette lettre, puisqu'elle ne refuse aucun des droits du citoyen à ceux qui embrassent la carrière du théâtre, je me suis présenté devant le curé de Saint-Sulpice pour la publication de mes bans. Après un premier refus, je lui ai fait faire une sommation par acte extrajudiciaire. Il a répondu à l'huissier qu'il avait cru de sa prudence d'en déférer à ses supérieurs qui lui ont rappelé les règles canoniques auxquelles il doit obéir et qui défendent de donner à un comédien le sacrement du mariage, avant d'avoir obtenu de sa part une renonciation à son état. » *L'Ami du Roi* avait fait observer que l'Eglise avait consenti à admettre depuis quelques années que l'on peut marier les comédiens sous le nom de musiciens, qu'il ne tenait qu'au sieur Talma de se soumettre à cette fonction, mais que vouloir être marié sous le nom de comédien était une prétention inadmissible.

Si je rappelle le fait de Danton introduisant la coutume de se couvrir au théâtre pendant les entr'actes, et la querelle de Talma et du curé de Saint-Sulpice, c'est que ces deux incidents ne sont pas sans intérêt. Le dernier surtout a quelque analogie avec un procédé administratif récent. Nous avons vu en effet le gouvernement français s'attacher, au sujet des comédiens, à un *distinguo*

qui rappelle celui que *l'Ami du Roi* présentait à ses lecteurs pour justifier le curé de Saint-Sulpice. Le gouvernement français consentait, il y a peu d'années, à décorer les comédiens comme professeurs mais non comme comédiens.

L'ouvrage de Collot d'Herbois, la *Famille patriote* ou la *Fédération*, fut, avec le *Charles IX* de Chenier, la seule pièce révolutionnaire jouée dans les journées de Juillet 1790.

Mais il me faut donner la description de la fête telle que la présentent les journaux du temps.

Dès la pointe du jour le peuple s'était mis en marche vers le Champ de Mars, tandis que les fédérés se perdaient sur les boulevards de l'Opéra et de Saint-Antoine où le rendez-vous de chaque corps était marqué. Le peuple se tassait sur les trottoirs et les citoyens des gardes lui donnaient le spectacle de plusieurs évolutions militaires.

D'un autre côté, on distribuait aux députés les quatre-vingt-trois bannières de la Fédération, un large carré blanc sur lequel étaient peints une couronne de chêne et le nom du département. Le plus âgé de chaque département avait l'honneur de la porter.

Le cortège se mit en marche à sept heures du matin, dans l'ordre suivant : une compagnie de cavalerie parisienne, une compagnie de grenadiers, ayant à sa tête un corps de musiciens et des tambours. Venaient ensuite les électeurs de la ville de Paris, une compagnie de soldats citoyens, les deux cent quarante, le comité militaire, une compagnie de chasseurs, les présidents des districts, les membres du comité de Fédération, les soixante administrateurs entre deux rangs des ci-devant gardes de la ville.

Le bataillon des enfants précédait l'Assemblée nationale, et celui des vieillards la suivait ; les drapeaux des soixante bataillons étaient sur ses flancs.

Quarante-deux départements, par ordre alphabétique, la dépu-

tation des troupes de terre et de mer, les quarante et un derniers départements formaient l'armée fédérale; la marche était fermée par un détachement de grenadiers et de gardes à cheval.

Du boulevard, le cortège passa par les rues Saint-Denis, de la Ferronnerie, Saint-Honoré, la rue Royale, la place Louis XV, le Cours-la-Reine, le quai de Chaillot, et se rendit au Champ de Mars par un pont de bateaux qu'on avait jeté sur la Seine, vis-à-vis le couvent des Filles-Sainte-Marie.

Un grand spectacle frappa les yeux des fédérés à leur arrivée. Trois cent mille spectateurs, hommes et femmes, tous décorés de rubans à la nation, étaient placés sur les bancs qui, en partant d'un triple arc de triomphe, formaient un cintre incliné, dont le haut se mariait avec les branches des allées d'arbres, et dont le bas dominait une immense plate-forme au milieu de laquelle on avait dressé un autel.

Un terre-plein de vingt pieds d'élévation, sur lequel on arrivait de quatre côtés par un vaste escalier; quatre plates-formes ménagées entre les quatre escaliers, portant de petits autels attiques, sur lesquels on brûlait des parfums; au milieu était l'autel de la Patrie où l'officiant et un clergé nombreux, orné de rubans aux couleurs de la nation, attendaient le cortège.

Le Champ de Mars, du côté de l'École militaire, était occupé par une immense galerie couverte, ornée de draperies bleu et or. Au milieu de la galerie on avait formé un pavillon pour le Roi, et dans ce pavillon, sur le derrière, était aménagée une galerie pour la famille royale.

A l'autre extrémité, on voyait un triple arc de triomphe chargé de citoyens, de soldats, des peintures et des inscriptions en faisaient le principal ornement. Il n'est pas sans intérêt de reproduire ici quelques-unes de ces inscriptions :

Nous ne vous craignons plus, subalternes tyrans,
Vous qui nous opprimiez sous cent noms différents.

Les droits de l'homme étaient méconnus depuis des siècles;
ils ont été rétablis par l'humanité entière.

Le roi d'un peuple libre est seul un roi puissant.

Vous chérissez cette liberté; vous la possédez maintenant :
montrez-vous dignes de la conserver.

Sur la façade, du côté du pont de bateaux, on pouvait lire :

La patrie ou la loi peut seule nous armer;
Mourons pour la défendre, et vivons pour l'aimer.

Consacrés aux travaux de la Constitution, nous la terminerons.

L'autel portait aussi des inscriptions dans le même goût :

Les mortels sont égaux; ce n'est point la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

La loi dans tout État doit être universelle;
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.

Sur la face opposée on avait peint des renommées sonnant de la trompette, et on avait écrit ces mots : « Songez aux trois mots

sacrés qui garantissent les décrets : *La Nation, la Loi et le Roi*. La Nation, c'est vous; la Loi, c'est encore vous, c'est votre volonté; le Roi, c'est le gardien de la Loi. »

La façade vers la Seine portait à gauche la figure de la Liberté, avec tous les attributs de l'abondance et de l'agriculture; à droite, un génie planant dans les airs, et ce mot : *Constitution*.

En face du trône, on avait inscrit la formule du serment décrété par l'Assemblée pour les fédérés armés :

« Nous jurons de rester à jamais fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi, et de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le Roi.

« Et de protéger, conformément aux lois, la sûreté des personnes et des propriétés, la circulation des grains et des subsistances dans l'intérieur du royaume, la perception des contributions publiques, sous quelque forme qu'elles existent, et de demeurer unis à tous les Français par les liens indissolubles de la Fraternité. »

A trois heures et demie, le cortège ayant fini d'entrer dans le Champ de Mars, on bénit les drapeaux des fédérés, au son des salves d'artillerie, puis M. de Talleyrand célébra la messe.

Le Roi, qui était entré à l'École militaire par une porte de derrière, vint, par l'intérieur de son pavillon, se placer sur son trône, sans sceptre, sans couronne, sans manteau royal. La messe finie, M. de La Fayette monta à l'autel et prononça les paroles du serment que répétèrent après lui les fédérés. L'enthousiasme devint alors indescriptible, on se précipita vers La Fayette qui eut toutes les peines du monde à remonter à cheval.

Un moment après, l'Assemblée nationale prêta serment. Puis le Roi se leva et de sa place il prononça à haute voix le serment décrété par l'Assemblée. Alors la Reine éleva son fils vers le peuple, et la galerie royale, où l'on était entré par billets, entonna un *Vive la Reine* qui fut reçu par des cris de *Vive le Dauphin*. Des salves annoncèrent la fin de la fête vers six heures du soir.

L'événement dont je viens de décrire les incidents en relevant les critiques qui se sont produites de la part des différents partis politiques est aujourd'hui loin de nous.

Toutes les critiques ont disparu et il ne reste plus que la signification que l'événement a pris et qu'il gardera dans l'histoire.

La fête de la Fédération du mois de juillet 1790 restera comme la consécration solennelle de l'unité française.

Cent ans plus tard, dans ce même Champ de Mars, a eu lieu une fête qui laissera dans l'histoire de la France une trace moins profonde peut-être mais grande cependant. C'est la fête qui a honoré le travail avec un éclat sans précédent jusque-là.

Je veux parler de l'Exposition Universelle de 1889.

Plus tard il sera facile de relever dans les publications faites à ce moment nombre d'incidents et de critiques qui paraîtront avoir diminué la portée de cette dernière solennité. Mais dans le monde entier l'Exposition de 1889 demeurera comme la manifestation la plus puissante de l'effort fait au cours de notre siècle par toutes les branches de l'activité humaine.

ANTONIN PROUST.



LE PATRIOTISME ARMÉ.
Protèger la Liberté Legale.

ALBERT LYNCH



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

L'AIGRETTE

Ayuntamiento de Madrid

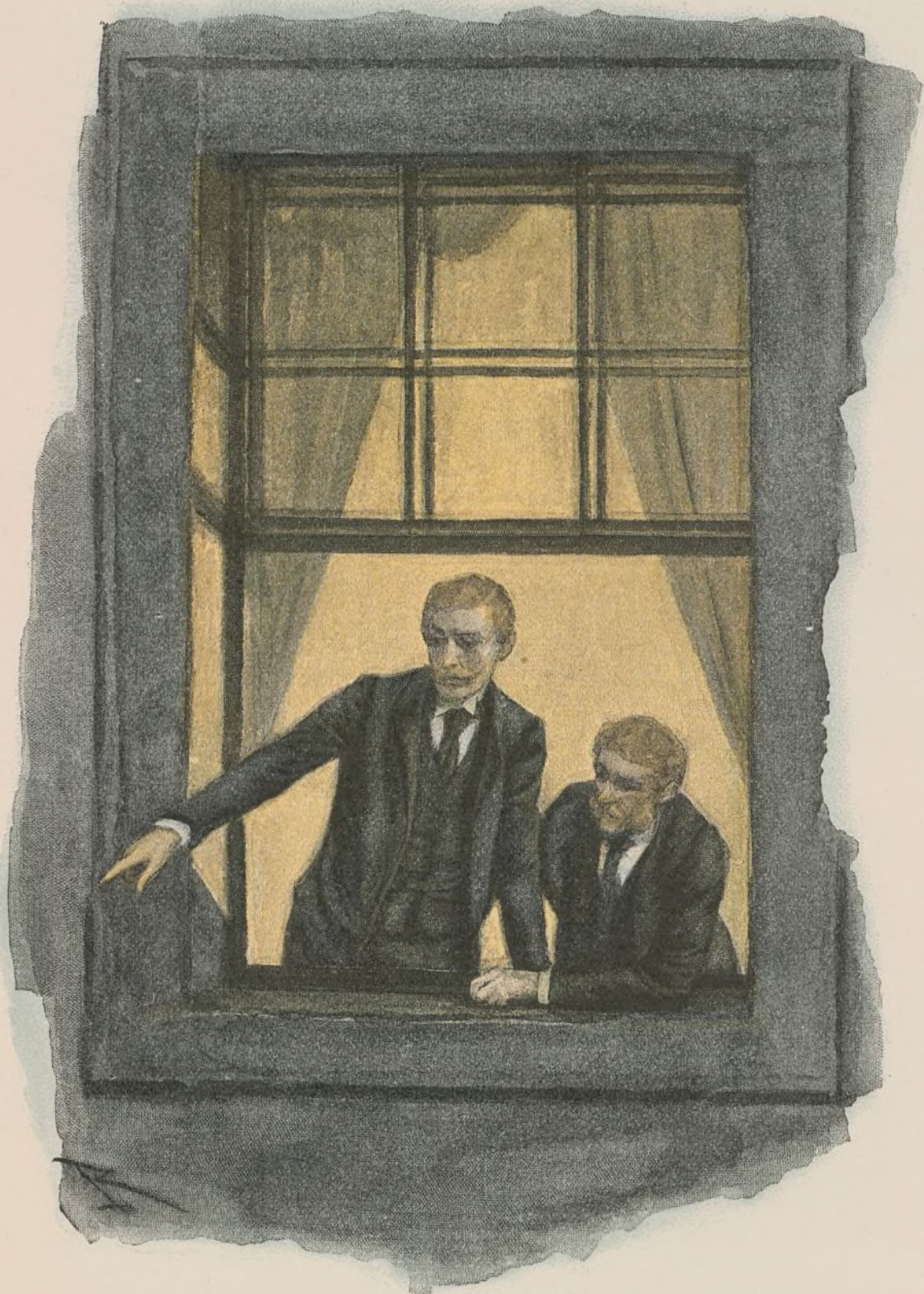
MILTON ZARAMAYA, GENTLEMAN

PAR PHILIPPE DARYL

Suite (*)

IV

HENLEY-SUR-LA-TAMISE est la capitale de l'aviron dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande. C'est là que se donnent les plus belles régates et que se réunissent, de juillet à octobre, les fidèles du sport nautique. Entre les deux rives de gazon fin, que ne déshonore aucun chemin de halage, et les bordures de saules échevelés qui



plongent leurs racines dans les eaux claires du fleuve encore rustique, c'est alors un mouvement incessant de yoles filant comme des flèches, un éblouissement de bois rares et de cuivres polis, un musée de bras nus, de pectoraux impeccables et de nuques brunes sous les casquettes rayées.

Un soir de juillet, après avoir passé trois ou quatre heures sur ces eaux classiques, en compagnie de Cyril Egerton, j'achevais de dîner avec lui à la célèbre auberge du *Lion Rouge*. Le sommelier venait de placer devant nous, avec toute la solennité requise, une bouteille de porto, vénérable par sa croûte noire ; nous avions allumé nos pipes et nous fumions en silence, dans cet état particulier de béatitude qui est le produit combiné d'une bonne digestion, d'une vareuse de laine, d'une pincée de *bird's eye* et d'un ciel étoilé sur le calme des choses.

Cyril s'était assis au bord de la fenêtre, une jambe allongée devant lui et les deux mains croisées derrière sa tête. Tout à coup, il se pencha en dehors, d'un mouvement si violent que sa pipe tomba de ses lèvres. Et, presque aussitôt :

« Je ne me trompe pas !... c'est elle !... dit-il d'un ton de surprise profonde.

— Elle ?... Qui donc ?... »

Et, comme il ne répondait pas, je me levai pour regarder, moi aussi, par la fenêtre.

(*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de Juin 1892, p. 101.

A deux pas de nous, dans le petit jardin illuminé par la lune, un jeune homme et une jeune femme passaient enlacés l'un à l'autre avec l'abandon singulier que permet aux amoureux le rigorisme britannique. Svelte et blonde, elle portait une robe bleu foncé relevée sur un jupon rose ; une chemisette de soie dessinait sa taille souple sous la jaquette de drap clair, et ses cheveux étaient coiffés d'un minuscule chapeau marin de paille blanche. Des bottines de cuir jaune chaussaient ses pieds étroits. C'était Nancy Thwaite.

Quant au farouche marin d'eau douce qui la serrait sous son bras gauche, affublé du costume le plus nautique qu'ait jamais inventé un tailleur de Haymarket, la casquette enfoncée jusqu'aux yeux, la chemise semée d'ancres mauves, le pantalon de laine retroussé sur les souliers brevetés, — qui donc était-ce, sinon Milton Zaramaya ?... Milton Zaramaya, caressant de sa patte noire les cheveux de sa compagne, sur le front charmant qu'elle appuyait complaisamment à son épaule...

Voilà ce que voyaient nos yeux et ce qu'ils ne pouvaient se décider à croire.

Mais le doute ne fut pas long. Un banc s'offrait au bord de l'allée, devant une corbeille de fleurs. Le couple s'y assit et, très distinctement, je vis Nancy se soulever pour appuyer ses lèvres à celles du Mongol.

« *By Jove!*... » murmura la voix étouffée de Cyril.

Je me retournai sur lui et je le vis très pâle. Souvent, j'avais eu la pensée qu'il nourrissait un faible pour la petite Thwaite. Maintenant, j'en étais certain. Son visage trahissait tant de dépit et de souffrance, que je reportai les yeux sur le jardin. Il n'y avait certes aucune indiscretion à observer Nancy et son étrange séducteur ; ils n'étaient point seuls dans l'allée sur laquelle s'ouvraient toutes les fenêtres de l'hôtel ; plusieurs couples s'y trouvaient engagés dans un pareil échange de tendresses publiques, et ni les uns ni les autres ne s'inquiétaient guère de les cacher. Au surplus, dans ce premier moment d'émoi, nous n'y apportions point de scrupule, et nous obéissions à une impulsion naturelle en regardant, comme on dit, de tous nos yeux.

Cependant, chez Cyril la colère montait.

« Pardieu, grommelait-il amèrement, voilà bien les femmes !... Toutes fausses et menteuses comme des jetons !... Celle-ci m'a singulièrement trompé sur le compte du magot, je l'avoue... Elle prétendait l'avoir en horreur et je l'aurais plutôt crue capable de se faire enlever par le chimpanzé du Jardin zoologique !... Mais on s'instruit tous les jours... Regardez-moi l'effrontée !... »

Le fait est que Nancy semblait avoir perdu tout sentiment de retenue. A demi couchée sur le bras du Japonais, elle lui prodiguait des caresses que l'autre recevait avec des airs de pacha déjà las de sa conquête. C'était irritant, même pour moi, complètement désintéressé dans l'affaire, à raison des sentiments d'estime et de respect que cette enfant avait su nous inspirer à tous, quelques semaines plus tôt, alors qu'elle venait à l'Hypno-Club. J'éprouvais une sorte de désappointement esthétique à la trouver pareille à tant d'autres dont je l'avais crue différente.

Quant à Cyril, il n'en pouvait plus.

« C'est écœurant, disait-il, et, pour mon compte, j'en ai assez... Venez-vous, mon cher ?... Un magot pareil !... Une potiche de Tokio !... Non, cela passe la mesure... »

Il essayait de rire, en se détournant pour sortir, mais sa gaieté sonnait faux et n'était pas contagieuse. J'allais le suivre, quand la voix de Nancy, apportée par la brise du soir, monta jusqu'à moi.

« Mon amour, mon seigneur, mon ami !... » disait-elle.

A ces mots, articulés par la jeune fille, je me sentis secoué d'une sorte de commotion électrique. Machinalement, je saisis le bras de Cyril, et, le forçant à revenir vers la fenêtre, je me penchai avidement au dehors pour écouter.

Je n'entendis plus rien, mais je vis quelque chose d'inexprimable. La lumière de la lune, tombant droit sur le banc où les deux amoureux étaient assis, me permettait de distinguer très nettement leur visage, tandis que notre fenêtre restait dans l'ombre. Or, sur celui de Nancy, tendrement appuyé à la face jaune de Milton, je discernais un je ne sais quoi de *déjà vu*, — comme dans sa voix, tout à l'heure, une intonation artificielle et *déjà entendue* m'avait fait tressaillir...

Et cette expression fugitive, cette intonation passagère, étaient l'expression, la voix de Nancy, à l'état de suggestion hypnotique, répétant le rôle de Juliette...

Un soupçon me vint.

Ne se pouvait-il pas que la petite Thwaite fût là, — dans cette situation plus qu'équivoque, en compagnie de cet odieux Milton, — contre sa propre volonté, inconsciente et passive?...
J'interpellai Cyril : « Vous ne voyez rien d'extraordinaire?... Vous n'avez rien entendu qui vous ait frappé?... »



— Certes, je ne vois et je n'entends que trop... Je vous dis que j'en suis écœuré... Partons, de grâce...

— Non, écoutez et regardez encore... Cette voix de Nancy, ce visage extasié ne vous rappellent rien?...
Il considéra plus attentivement la jeune fille.

— La séance dramatique!... Juliette!... Le souper!... dit-il coup sur coup.

— N'est-ce pas?... Vous pensez comme moi que la malheureuse enfant est sous l'influence de la suggestion?...

— C'est évident... Il n'y a pas l'ombre d'un doute!... s'écria-t-il. Mais quoi?... Serait-ce une répétition de la maudite scène et le docteur serait-il de l'affaire?...

— Je crains bien que non... Milton, lui, ne joue pas son rôle. Et, du reste, Nancy ne répète pas le sien, elle non plus. Ecoutez!...

En effet, la petite Thwaite, au milieu des tendresses passionnées qu'elle continuait de prodiguer au Japonais, ne suivait point le texte de Shakespeare. N'eût été quelque chose d'automatique et de forcé dans sa voix et son geste, on aurait pu croire qu'elle parlait d'abondance. Un instant, je songeai à une autre scène analogue, celle où Titania couvre Bottom de ses caresses, sous l'influence du breuvage administré par Obéron. Mais il fallait bien se rendre à l'évidence : ce n'était pas plus Titania que Juliette, c'était bien Nancy qui jurait à Milton un amour éternel.

Et, dans l'attitude du Mongol, dans sa fatuité satisfaite, je croyais démêler aussi quelque chose de furtif, d'inquiet, qui me rappelait son regard d'ophidien, le soir où il nous avait dit :

« Qui osera se flatter jamais de connaître la véritable pensée d'une femme? »

« Tout ceci est louche, décidément! dis-je en ramenant Cyril vers le fond de la salle. Ou je me trompe beaucoup, ou cette malheureuse enfant est victime de la plus noire machination qui se puisse imaginer.

— Que voulez-vous dire?

— Le Japonais l'a attirée ici dans un guet-apens.

— Misérable chien!... Je vais l'étrangler de ce pas. »

Il s'élançait déjà vers l'escalier. Je le retins de force.

« Un instant!... Pas d'esclandre... Sachons exactement où en sont les choses. »

Je sonnai pour faire demander le propriétaire de l'auberge, — le *landlord*, comme on dit; il ne tarda point à paraître. C'était un homme mûr, aux courts favoris grisonnants, aux joues pleines et colorées. Je le priai de s'asseoir avec nous et de boire un verre de porto, ce qu'il accepta avec politesse et simplicité.

« Vous avez toujours beaucoup de monde en cette saison? demandai-je, pour entrer en matière.

— Ma foi, je n'ai pas à me plaindre.

— Votre charmant hôtel est si bien placé et si bien tenu... Il paraît le rendez-vous favori des amoureux, à en juger par ce que je vois au jardin, insinuai-je avec un sourire.

La bouche du brave homme se fendit jusqu'aux oreilles.

— Il faut bien que jeunesse se passe, dit-il philosophiquement.

— Nous avons reconnu, tout à l'heure, sous la fenêtre, un de nos amis, un Japonais...

— Ah! ces messieurs le connaissent?

— Oui, pour l'avoir rencontré à Londres.

— Il est ici depuis deux jours... M. Zaramaya... avec sa femme... M. et madame Zaramaya, de Tokio... drôle de nom, n'est-ce pas?

— Sa femme? interrompit vivement Cyril. Ils seraient mariés?... »

L'hôtelier le regarda avec quelque ironie.

« Dame, monsieur, je n'ai pas vu leur contrat de mariage, répondit-il en replaçant sur la table le verre qu'il venait de vider... Excellent vin, ce porto, et qui s'améliore tous les ans... Puis-je rien, pour le service de ces messieurs? ajouta-t-il.

— Oui, dis-je en prenant ma résolution. Ecoutez, *landlord* : vous êtes un brave homme; peut-être avez-vous une fille de l'âge de la jeune personne qui accompagne ce Japonais... vous nous comprendrez... Sachez donc que nous avons toutes raisons de craindre qu'il ne l'ait enlevée de force à sa famille.

— Hum!... Je me permets d'en douter. Elle a l'air d'être singulièrement coiffée de lui, fit l'hôtelier en hochant la tête. Tout le monde l'a remarqué ici, et ma femme m'en parlait encore cet après-midi.

— Si ce n'est pas de force, continuai-je, c'est au moins par une influence indue... En un mot, nous pensons, M. Egerton et moi, qu'il y a, dans tout ceci, quelque chose de déloyal, — je ne sais trop comment vous expliquer, — une sorte de maléfice... »

Le *landlord* écarquillait les yeux.

« Pardon, monsieur, finit-il par dire, très sérieux, êtes-vous parents ou alliés de la jeune dame?

— Nous ne sommes ni ses parents ni ses alliés, mais nous connaissons sa famille, qui est parfaitement respectable, et, je le répète, nous craignons qu'il n'y ait en tout ceci quelque infamie. Dites-nous franchement votre opinion, je vous en prie : les croyez-vous mariés?

L'hôtelier avança sa lèvre inférieure.

— Hum!... fit-il. Le jeune homme est évidemment dans une position sociale plus élevée que la jeune femme... Ils sont ici en garçons, sans domestiques, presque sans bagages, et occupent une chambre très simple... La petite dame n'a pas d'anneau au quatrième doigt de la main gauche... Non, je ne les crois pas mariés... Mais vous comprenez, n'est-ce pas, messieurs, que ce n'est pas à moi de demander des certificats à mes locataires...

— Assurément. Personne ne songe à vous blâmer... Mais si cette malheureuse enfant est ici, comme nous le pensons, contrainte par ce misérable, pouvons-nous compter sur vous pour nous aider à la tirer de ce mauvais pas?

— On fera son possible... Elle est bien douce et mignonne... Mais, à présent que ces messieurs m'y font penser, est-ce qu'il n'y a pas chez elle quelque chose de... dérangé... par là?...

Il se tapait le front du doigt.

— Pourquoi? demandai-je, navré de cette confirmation de nos soupçons.

— Parce que son regard est étrange... on dirait une personne qui dort tout éveillée... Sauf pour son magot de mari, — soit dit sans offenser personne, — elle semble aveugle et muette.

— Il y a quelque chose comme cela, *landlord*, répondis-je, jugeant inutile d'entamer une conférence sur l'hypnotisme, et nous avons sujet de craindre que ce mécréant n'ait abusé de l'état mental de la pauvre fille pour la faire sortir du droit chemin...

— Ce serait infâme!... fit l'hôte avec dégoût... Monsieur ne s'est pas trompé, j'ai une enfant presque de son âge... En quoi puis-je vous aider dans ceci?...

— Pour le moment, en nous expédiant le Japonais. Veuillez lui faire dire que deux messieurs demandent à lui parler... Et, pendant qu'il sera avec nous, à tout hasard, conduisez la jeune fille dans votre parloir privé, auprès de votre femme, afin qu'il ne sache plus où la trouver...

— Compris, messieurs... comptez sur moi, dit le *landlord*. »

Je lui tendis la main, qu'il serra cordialement, et il sortit.

Cyril allait et venait à grands pas dans la salle, et je n'étais guère moins agité que lui. Toute cette histoire était obscure encore, mais une conviction s'imposait, que la remarque du landlord était venue confirmer : l'hypnotisme y avait son rôle et Nancy se trouvait dans un état plus ou moins inconscient. Cette idée n'avait rien de satisfaisant pour personne. Qui fallait-il blâmer ? Était-ce à nous et à l'Hypno-Club qu'incombait la responsabilité première ? .. Certes, nous avions agi toujours par pure curiosité scientifique et personne ne s'est jamais fait scrupule de pénétrer à titre expérimental sur le domaine de la volonté d'autrui. Mais n'avions-nous pas péché au moins par imprudence dans la scène du souper ? Notre répulsion immédiate, en présence du résultat obtenu, nous en avait bien avertis. Peut-être la scène dramatique était-elle tout aussi périlleuse, en préparant le terrain pour les suggestions nouvelles dont le déplorable effet se montrait maintenant à nos yeux.

« J'ai toujours détesté, pour mon compte, cette répétition de *Roméo et Juliette*, dit tout à coup Cyril, répondant à ma pensée. Quand j'ai vu cette enfant jouer l'amour avec cet affreux magot japonais, je me le rappelle fort bien, mon impression dominante a été celle du dégoût, plus encore que de la curiosité.

— Il ne faut rien exagérer, répondis-je aussitôt, avec le besoin marqué de plaider les circonstances atténuantes ; l'expérience en soi n'avait rien d'excessif ; elle était certainement curieuse et neuve ; Bothwell la jugeait sans danger et je pense avec lui qu'elle n'aurait pas eu de suites dans les conditions ordinaires. Où nous avons été imprudents, c'est en admettant au Club ce Japonais de malheur, dont nous ne connaissions ni le caractère ni les mœurs, et en lui donnant le rôle actif dans nos recherches... »

A ce moment, je vis dans le jardin le landlord en personne s'approchant de Milton pour lui apporter notre message. Aussitôt après, le jeune homme se leva et se dirigea vers la maison ; à peine y fut-il entré que l'hôte, prenant la main de Nancy, la conduisit vers un pavillon séparé, sans nul doute réservé à sa famille. Elle le suivit avec la docilité d'un enfant.

Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrait et Milton entra, visiblement intrigué par notre requête. En se trouvant devant nous, il eut un mouvement de surprise et fit mine de reculer. Mais déjà Cyril s'était placé entre la porte et lui, barrant le passage. Et, de mon côté, je montrai une chaise à l'accusé :

« Asseyez-vous et causons, maître Milton, lui dis-je. Nous avons des comptes à régler... »

V

Milton Zaramaya nous regardait, Cyril et moi, de ses petits yeux noirs, luisants comme des perles de jais. Je cherchais à lire dans ces yeux, mais je n'y démêlais qu'une inquiétude furtive et vague, associée à la ruse. On eût dit une bête prise en faute, un singe ou un chien dont l'intelligence est tout à fait assez développée pour comprendre qu'il a commis un délit, mais qui n'en profite pas moins de son rang inférieur sur l'échelle des êtres pour dire par son attitude passive :

« Pourquoi vous fâcher ?... Puisque je ne suis qu'une bête !... »

Je me méfiais de la violence de Cyril et je ne voulais pas lui laisser de prétexte pour se livrer, envers un adversaire aussi faible, à des excès indignes de sa force physique ; c'est pourquoi je jugeais à propos de prendre en main l'interrogatoire.

« Nous vous avons vu tout à l'heure, dans le jardin, en compagnie de miss Thwaite, » commençai-je.

Milton releva la tête avec un sourire de fatuité.

« ... Est-ce l'habitude au Japon, repris-je, de profiter de l'hospitalité qu'on reçoit chez les gens pour... »

... Au fait, pour... quoi ? me demandais-je assez indécis sur le choix de l'accusation. Ce fut Milton qui me tira d'embarras.

— Pour inviter une jolie personne à faire une promenade sur l'eau ?... dit-il imperturbablement. Sans doute, et le mal n'est pas grand.

— Une promenade de deux jours et deux nuits, avec arrêts dans une chambre commune, M. Zaramaya !...

— Ah !... vous savez donc ?... fit-il avec une insouciance réelle ou simulée. Ma foi, ces choses-là arrivent, au Japon comme ailleurs, peut-être plus souvent qu'ailleurs, car nous sommes une

race galante, s'il faut en croire les touristes européens. »

Le ton était aussi impertinent que les paroles et me rendit à mon rôle de justicier.

« Il ne s'agit pas de se donner des airs, M. Zaramaya. L'acte dont vous vous êtes rendu coupable, n'est pas un acte de galanterie : c'est un indigne abus

d'influence sur la volonté d'une enfant à qui vous n'avez jamais inspiré que de la répulsion, vous le savez aussi bien que nous. J'ignore quel nom ce genre de plai-

santerie prendrait en votre pays ; mais ici, ce nom est fort laid et de nature à entraîner de graves conséquences pénales, je ne saurais vous le dissimuler... Tâchez donc de revenir au sentiment de la réalité et répondez sans chercher de subterfuges, ou il pourra vous en cuire. »

Malgré l'effroi qui s'empara manifestement de lui, le petit homme essaya encore de faire bonne contenance.

« Enfin, que voulez-vous savoir ? demanda-t-il d'une voix altérée.

— Nous voulons savoir par quel moyen vous avez pu décider miss Thwaite à vous accompagner ici.

— Par le moyen le plus élémentaire : en le lui demandant, tout simplement. Est-ce donc chose si surprenante et n'a-t-on jamais vu avant ce jour une jeune fille changer d'opinion ? Je sais que tout d'abord Nancy n'avait pas montré — ou ne jugeait pas à propos de montrer beaucoup de sympathie pour moi... Mais tout est changé maintenant... Elle m'aime sincèrement et m'a suivi de son plein gré.

— Vous n'avez pas eu recours, pour la déterminer, à des manœuvres suggestives ?

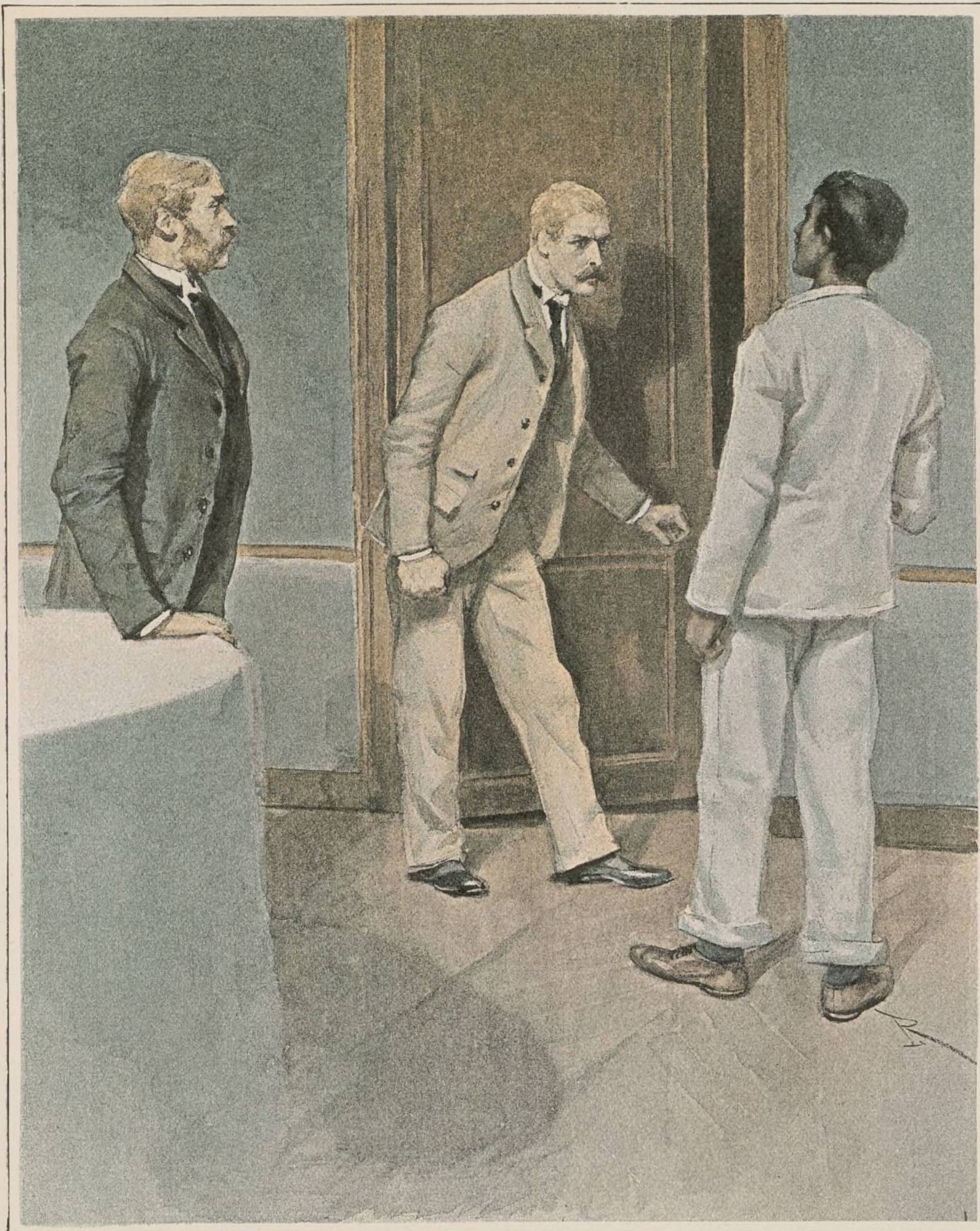
— Et quand cela serait, quel mal y verriez-vous ?... N'est-ce pas de vous-même et du docteur Bothwell que j'aurais pris exemple ?... N'avait-on pas ordonné à Nancy, le soir du souper, de se montrer humaine et gracieuse avec moi ?... Je le sais, puisqu'on a pris soin de me le dire devant vingt personnes et de façon particulièrement courtoise... Eh bien, à supposer que je lui ai suggéré, ou fait suggérer la même ligne de conduite à mon égard, où est la différence ?

— Vous vous moquez, M. Zaramaya. La différence est celle qui sépare une épreuve théorique et sans aucune sanction effective d'un abus positif et flagrant, — un simulacre de meurtre au théâtre, d'un assassinat réel. Nous avons le droit de suggérer nos volontés à Nancy, parce que nous le faisons sans aucune visée personnelle et dans un intérêt purement scientifique : vous n'aviez pas ce droit, puisque vous vouliez abuser contre elle-même de la perversion de sa volonté.

— Aussi ne l'ai-je point fait : c'est un de mes amis qui s'est chargé de tout ! » s'écria Milton d'une voix triomphante, comme si cet argument coupait court à l'enquête.

Était-il de bonne foi ? Pensait-il véritablement qu'en déléguant à un ami le soin de préparer Nancy à l'obéissance passive,

il avait écarté tout motif de blâme? Je serais fort en peine de le dire. Comment savoir dans quelle mesure cette cervelle japonaise, avec ses idées de l'Extrême-Orient sur l'infériorité de la femme, était capable de discerner, en pareille matière, le juste de l'injuste et le vrai du faux? Peut-être Milton croyait-il tous les moyens légitimes contre l'esclave éternelle, comme ils le sont aux yeux d'un dompteur pour asservir une lionne ou un cheval.



Comme je songeais à ces choses, l'accusé en personne se chargea d'ouvrir une piste nouvelle à mes doutes.

« Puis-je savoir, dit-il tout à coup, dans quelle mesure je suis moi-même, en cette affaire, affranchi de vos suggestions?... on vient me prendre chez Mrs. Temple pour me placer au Lyceum auprès de Nancy Thwaite; on me fait jouer avec elle les scènes les plus capiteuses du drame le plus amoureux; après quoi, on ordonne, non pas à Juliette, mais à Nancy personnellement, en sa qualité d'invitée à un souper privé, de me prodiguer en public les marques les moins équivoques de sa tendresse... Puis, on s'étonne que je m'éprenne d'elle et que j'utilise, pour me faire aimer, les procédés mêmes dont on s'est servi pour m'inoculer cette passion!... Franchement, c'est un peu dur, messieurs les Occidentaux, et je vous défie bien de dire, en vous appuyant sur vos propres théories, quelle est en ceci la part de ma volonté et la part de la vôtre!... »

L'argument était vif. J'avoue qu'il m'assomma. Sur Cyril, il produisit au contraire une exaspération soudaine.

« Misérable ergoteur! s'écria-t-il en sautant sur Milton et le prenant à la cravate. C'est nous que tu vas charger maintenant de tes méfaits! Assez d'impudence! Confesse à l'instant les moyens que tu as mis en œuvre pour amener ici une enfant qui préférerait, à tes embrassements, ceux d'un crapaud ou d'un gorille! Confesse, ou je t'étrangle d'abord, puis je te jette à l'eau! »

L'infortuné Zaramaya était tombé sur les genoux et son teint jaune avait pris des reflets verdâtres.

« Je... Je n'ai pas refusé... de vous dire... la vérité!... balbutiait-il, à demi suffoqué. Je ne demande qu'à la dire tout entière... »

Sur mon intervention directe, Cyril consentit à lâcher le misérable pour écouter son récit. Il fut long et diffus, entrecoupé de réticences, ponctué de menaces épouvantables par Cyril, qui était toujours hors de lui.

En somme, il résultait des explications arrachées de la sorte au petit bonhomme, qu'il avait, plusieurs jours de suite, « filé » en hansom-cab le coupé de Bothwell, pour arriver à découvrir l'adresse de Nancy; qu'il l'avait suivie et attendue le soir à la porte de son magasin, sans arriver à se faire écouter; qu'il s'était procuré à Guy's-Hospital une ordonnance signée du docteur, pour contre-faire sa signature au bas d'une lettre adressée à la jeune fille et l'attirer chez un magnétiseur de profession; que là, il lui avait fait suggérer de dire à sa famille qu'elle partait pour le Yorkshire avec sa « patronne », à raison d'un deuil urgent dans une grande famille, alors qu'en réalité elle prendrait le train à Paddington avec Milton Zaramaya et l'accompagnerait à Henley pour lui obéir en tout. Les détails d'heure, de toilette, d'excuses au magasin avaient été prévus et les choses avaient marché sans le moindre accroc.

Au milieu des terreurs et des résistances qui coupaient à chaque instant ce déplorable récit et nous le livraient en quelque sorte lambeaux par lambeaux, il n'était pas impossible de démêler chez le petit Japonais une certaine vanité d'avoir aussi bien charpenté son plan et de l'avoir heureusement conduit au dénouement. On eût dit que dans ses aveux larmoyants, une voix grêle chantait en sourdine : « Vous direz ce que vous voudrez, mais Milton Zaramaya a oublié d'être bête! »

Cette impression bizarre était si bien celle de Cyril, comme la mienne, qu'il la résuma dans cette conclusion foudroyante :

« Vilain macaque!... ne dirait-on pas qu'il est fier de son exploit?... Mais comment

attendre d'un pareil magot la conduite d'un gentleman!... »

Chose curieuse. Ce mot parut blesser plus profondément Milton Zaramaya que n'avaient fait tous les outrages. Il se redressa, gonfla sa poitrine et, dardant sur Cyril un regard vipérin :

« Voilà un reproche qu'on n'aura jamais le droit de me faire! dit-il d'un air de dignité indignée. Gentleman avant tout, telle est ma devise.

— Toi, un gentleman! répliqua Cyril avec une ironie non moins majestueuse. Tu ne sais pas seulement ce que c'est et tu viens de te rendre à jamais indigne de ce titre... Tiens, voilà comment je traite les gentlemen de ta sorte!... »

Il dit, et avant même que j'eusse pu prévoir son action, il avait ouvert la porte, pris Milton Zaramaya par les deux oreilles, et l'envoyait rouler dans l'escalier...

« Mon cher Cyril, votre justice est quelque peu sommaire! ne pus-je m'empêcher de lui faire observer.

— Bon! je vais prendre des gants pour une vermine pareille! répliqua-t-il. Et, au surplus, quelle autre justice pourrions-nous appliquer en ceci? Vous ne pensez pas, j'imagine, à vous adresser aux tribunaux?... Outre que le résultat d'une instance criminelle serait fort douteux, nous n'y jouerions pas déjà un rôle si brillant, tous, tant que nous sommes, avec nos expériences de suggestion!... Il n'en faudrait pas plus pour ruiner la carrière de Bothwell, sans compter Mrs. Temple et lady Amabel, et nous-mêmes, qui n'aimerions guère à figurer dans un tel procès,

si innocents que nous puissions avoir été de toute pensée personnelle... »

Cyril Egerton avait parfaitement raison et voyait les choses sous leur véritable aspect : une action judiciaire pouvait être aussi fatale aux membres de l'Hypno-Club qu'au principal accusé, et nous ne devions guère nous dissimuler que dans l'examen des responsabilités, une large part nous serait faite, soit par le juge, soit par l'opinion.

C'est pourquoi, abandonnant toute pensée de réparation pénale, nous ne songeâmes plus qu'à remettre la pauvre petite Thwaite dans le droit chemin.

Nous la trouvâmes au parloir, assise auprès de la fenêtre et les yeux attachés sur les eaux calmes de la Tamise. Je lui parlai, je lui pris la main sans qu'elle parût consciente de ma présence. Un sourire vague errait sur ses lèvres; une expression distraite et étonnée voilait son regard.

Elle se laissa emmener par nous, conduire au chemin de fer, mettre en voiture sans dire un mot. Dès notre arrivée à Londres, nous nous hâtâmes de la conduire chez le docteur Bothwell, qui se chargea de la rendre à sa famille.

Nous eûmes le lendemain la satisfaction d'apprendre que personne n'avait soupçonné son excursion à Henley. Après délibération au Club, il fut convenu qu'on n'en parlerait point à moins de complications nouvelles et qu'on étoufferait cette triste affaire, quitte à rechercher le moyen pratique de servir discrètement la fortune de Nancy. Mrs. Temple et lady Amabel en faisaient leur mandat spécial.

VI

Deux semaines avaient passé sur ces incidents, quand je reçus par la poste une invitation sur bristol, signée « Milton Zaramaya, membre indigne d'une association de gentlemen », et me priant de me trouver sans faute à l'Hypno-Club, le samedi suivant, à neuf heures, *pour assister à la réparation solennelle que le soussigné, après une retraite de dix jours, se propose de donner à ses collègues et à la malheureuse victime de sa trahison.* »

Assez surpris d'une démarche aussi insolite, j'en parlai à plusieurs de nos amis et j'acquis la certitude que le petit Japonais, dès le lendemain de notre rencontre à Henley, avait institué une sorte d'enquête plébiscitaire. Il s'était présenté successivement chez tous les membres du Club, pour leur demander, après avoir exposé les faits avec une singulière franchise, si M. Cyril Egerton « était fondé à l'accuser d'avoir tenu en cette circonstance une conduite indigne d'un gentleman. » Partout, la réponse avait été la même : on lui déclarait unanimement que recourir à l'hypnotisme pour triompher des résistances d'une fille innocente et sage devait être considéré comme le moins *gentlemanly* des actes.

Pourvu de ces consultations diverses, Milton Zaramaya était sans doute rentré en lui-même et parvenu à apprécier la gravité de son méfait. Toujours est-il qu'il avait sollicité et obtenu du docteur Bothwell l'autorisation d'offrir à Nancy une réparation publique en présence du Club assemblé.

Quelle devait être, précisément, la nature de cette réparation ? C'est ce que Milton se refusait à dire, en affirmant qu'elle serait complète. Mais de ses réticences mêmes et de la solennité qu'il réclamait pour la cérémonie, nous pensions devoir conclure qu'il s'agissait d'une confession de sa faute, suivie d'une demande formelle de mariage présentée par le coupable à la victime. Si telle était la solution, nous n'en pouvions souhaiter de plus satisfaisante. Chacun se prépara donc au spectacle de l'heureux dénouement, non sans une certaine dose de curiosité.

Cette curiosité fut largement alimentée dès notre arrivée au Club, le samedi soir, en le trouvant aux mains d'une légion de tapissiers-décorateurs, envoyés par Milton et qui achevaient de transformer l'atelier en une sorte de sanctuaire japonais. Les murs étaient du haut en bas tendus de soie blanche et les fenêtres fermées. L'estrade qui avait servi pour la reproduction de *Roméo et Juliette*, également drapée de blanc, formait une sorte d'alcôve ou de chapelle, devant plusieurs rangées de sièges en satin blanc. Pour tout meuble elle avait une lampe portée par un trépied de bronze et voilée de gaze blanche. Cette lampe était d'ailleurs la seule qui fût allumée dans la haute et vaste salle, ainsi plongée dans une demi-obscurité. Quand les yeux s'y étaient accoutumés, on distinguait sur les tentures des palmes jaunes croisées au-dessus de cinq ou six grands kakemonos et des guirlandes de roses blanches. A son entrée, chaque visiteur était invité à ôter ses chaussures pour marcher sur le tapis de drap blanc qui recouvrait le parquet ; il recevait avant de s'asseoir un éventail en soie, uniformément décoré d'un oiseau bleu et d'une devise japonaise.

Mrs. Temple arriva à neuf heures précises avec Nancy Thwaite, qu'elle fit placer au premier rang des fauteuils, entre elle-même et lady Amabel. Quand tout le monde fut assis, la porte d'entrée se ferma et un gong se fit entendre.

Aussitôt, deux Japonais en robes blanches, soulevant la tenture du fond, parurent sur l'estrade et y disposèrent plusieurs meubles de laque dont la forme attira d'abord notre attention :

c'étaient un baquet, un seau, un brûle-parfums, enfin un tabouret sur lequel fut déposé un sabre court et recourbé. Ces préparatifs achevés, les Japonais se retirèrent.

La tenture du fond se releva de nouveau et Milton parut, revêtu d'une tunique de soie blanche. Il était suivi de ses deux compatriotes, dont l'un portait maintenant un livre richement



relié, une écriture et un rouleau de papiers, l'autre un sabre nu. Tous trois ils s'avancèrent d'un pas solennel et vinrent s'asseoir sur leurs talons au milieu de l'estrade, le protagoniste en avant, les acolytes derrière lui.

Une vapeur légère, s'élevant du brûle-parfums, répandait dans la demi-obscurité de la salle l'odeur de la myrrhe et du santal. Les notes aigres du *kin*, ou luth à sept cordes, dissimulé dans la coulisse, esquissèrent en sourdine une marche mystérieuse et voilée. Les trois acteurs de cette scène étrange, la tête penchée sur leurs genoux, semblaient absorbés dans une méditation dévote.

Mais le luth se tut et la voix de Milton s'éleva dans le silence.

« J'ai voulu rendre cette cérémonie publique, dit-il lentement et les yeux baissés, afin d'expliquer aux membres de ce Club que si Milton Zaramaya, Samourai, a manqué à l'honneur, c'est uniquement par ignorance ou insuffisante compréhension des mœurs et coutumes propres à l'Occident. Milton Zaramaya s'est cru savant sur ces choses et il y était aussi étranger qu'un enfant à la mamelle. Il pensait que les habits seuls différaient et qu'avec les vêtements de l'Européen, le fils du Soleil-Levant pouvait en emprunter l'âme. C'était une erreur. Son but était de se conduire en gentleman, et il a acquis la preuve, par l'avis unanime de ceux qu'il a consultés, que dès son premier pas sa conduite l'a rendu à jamais indigne de ce titre. Il pensait pouvoir se servir, pour son usage propre, d'une méthode qu'il a vue pratiquer ici-même. Il se trompait. Ce qui est permis au Club ne l'est pas ailleurs et son audace est jugée infâme. Cela étant, Milton Zaramaya, Samourai, est tenu de se conformer au précepte qu'il a reçu de ses ancêtres et qui est : « Tu ne vivras point dans l'infamie, car la mort est « préférable à l'opprobre. » C'est pourquoi il vient d'abord exprimer aux membres du Club son profond regret d'avoir manqué aux règles de l'étiquette morale... »

Le pénitent s'arrêta un instant, puis il reprit :

« Je demande à celle que j'ai offensée un mouvement de pitié et un regard de pardon. Nancy Thwaite, je n'ai pas su trouver le chemin de votre cœur, mais je vous ai aimée et je vous aime toujours. Voici ce que je vous dis : Si vous voulez être la femme de Milton Zaramaya, Samourai, ces deux amis fidèles qui sont là

vont à l'instant dresser notre contrat de mariage, que vous ferez légaliser selon les usages de votre pays... Si mon offre ne vous agréé pas, je m'inclinerai devant votre décision, mais le contrat ne sera pas moins signé qui vous transfère la propriété entière de mes biens terrestres... »

A ce moment, Milton relevant les yeux, fixa son regard sur la jeune fille qui resta muette, visiblement partagée entre l'aversion que lui inspirait son adorateur japonais et le désir de ne pas l'offenser publiquement par un refus formel.

Il comprit ce silence et fit un signe à son témoin de droite. Celui-ci déroula aussitôt un long papier et le présenta avec sa plume de roseau à Milton, qui signa. Le papier fut alors déposé à terre, et l'homme, reprenant sa place, ouvrit le livre qu'il avait apporté.

« Le livre du Cérémonial, » dit Milton, pour notre gouverne.

L'acolyte se mit à lire en langue japonaise. Après le premier paragraphe, Milton s'agenouilla. Après le second, il ouvrit sa tunique et laissa voir dans la pénombre le ton doré de sa poitrine. Après le troisième, il ramena sous ses genoux les longues manches de son vêtement et resta devant nous le torse nu.

Au quatrième verset, il allongea la main droite vers le tabouret placé auprès de lui, y prit le sabre tranchant comme un rasoir et, d'un mouvement soudain, s'ouvrit le ventre, de bas en haut...

Ainsi, la scène à laquelle il nous avait conviés n'était autre chose que le *harakiri*, l'horrible suicide japonais, vestige sanglant des mœurs barbares!... Tous, nous avions, depuis une minute ou deux, le sentiment obscur de ce qui allait arriver, mais nous étions médusés par l'intérêt grandissant du drame; pour nous arracher en sursaut à ce paroxysme de curiosité torpide, il ne fallut rien moins que la vue de la longue blessure béante, par où coulaient déjà les entrailles du misérable.

Les dames poussaient des cris perçants. Nancy était tombée à la renverse dans son fauteuil, privée de connaissance. Plusieurs d'entre nous avaient bondi sur l'estrade pour arrêter l'affreux sacrifice. L'acolyte au grand sabre s'avancait d'un pas mesuré, tandis que l'autre lisait toujours. — le livre du Cérémonial dit de quel pied doit partir l'exécuteur pour donner le coup de grâce, — et levant le bras, il s'appretait à frapper. Milton avait penché la tête sur le baquet de laque, pour attendre la décollation.

J'eus le bonheur d'arracher le sabre aux mains du séide.

Un tumulte indescriptible suivit. Le Japonais se débattait, voulant accomplir son mandat d'honneur. Milton suppliait qu'on l'achevât. L'homme au livre protestait avec violence.

« C'est le harakiri, la plus noble coutume qui fut jamais ! » criait-il.

— Allons ! allons !... qu'on me ligotte ces harakiris avec les cordons de rideaux, s'ils ne se tiennent pas tranquilles ! disait Bothwell déjà en train de procéder à l'examen du blessé, qu'il avait de vive force couché à terre et que des bras vigoureux tenaient aux quatre membres. Du linge, de l'eau fraîche, — je vais le recoudre sur l'heure », ajouta-t-il en ouvrant sa trousse.

On courut à la pharmacie voisine. Milton fut mis au lit, recousu dans les règles de l'art, et moins d'un quart d'heure plus tard, embaumé d'aromates comme une momie, il se mettait en route pour le pays des rêves.

« Vous espérez le tirer d'affaire ? demandais-je au docteur en revenant avec lui vers l'atelier.

— Pourquoi pas ? répondit-il en riant. Tout est possible avec ces pansements antiseptiques. Nous en viendrons à ouvrir les ventres pour de fausses digestions ; c'est bien le moins que nous



sachions fermer un coup de sabre... L'intestin, par bonheur, n'est pas atteint... »

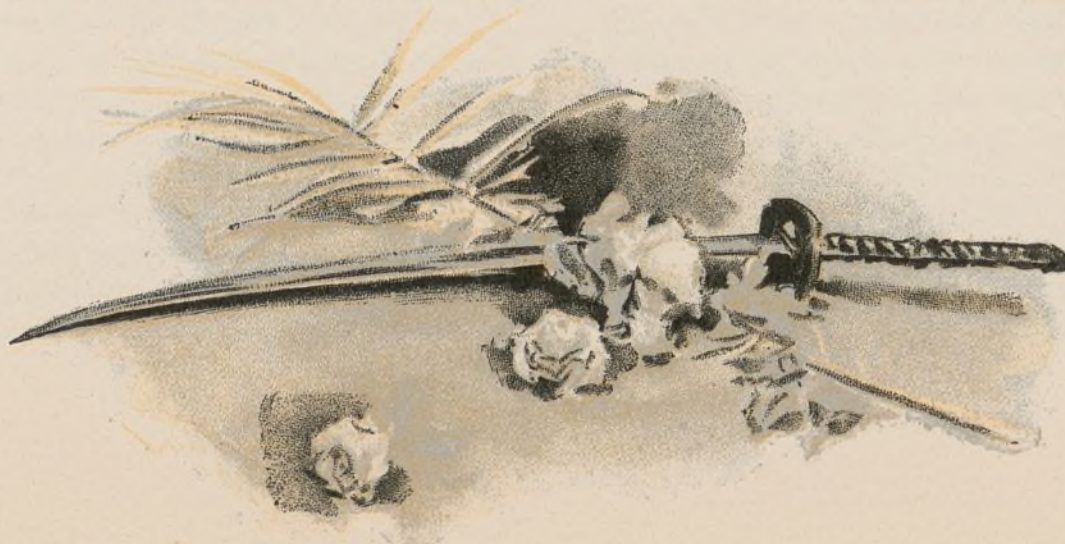
Le surlendemain, Milton était en bonne voie de guérison et recevait une lettre de réhabilitation, signée de tous les membres du Cercle : moyennant quoi, il s'engageait à ne pas reprendre la fête des sabres au point où nous l'avions interrompue.

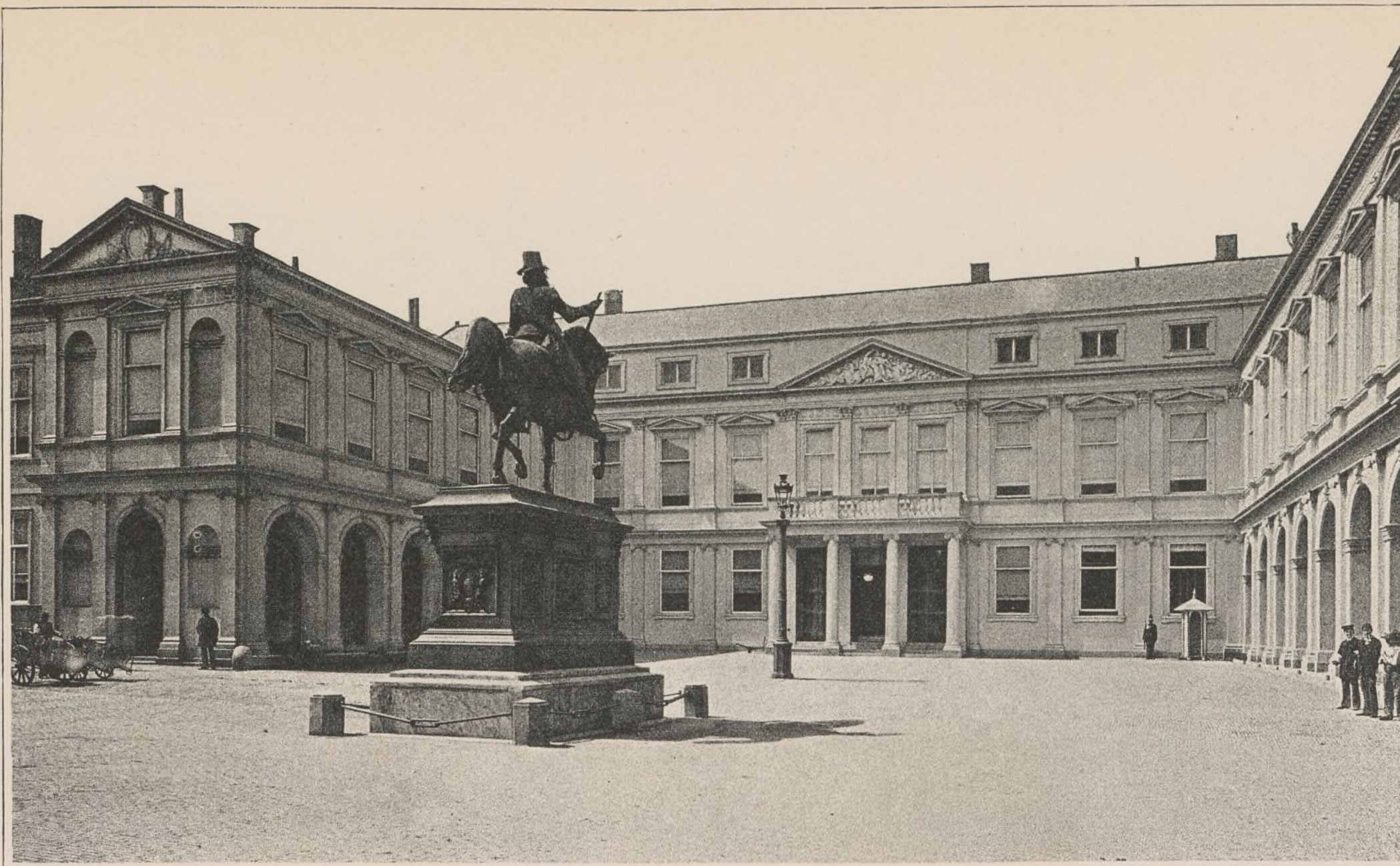
Quant à Nancy, touchée des côtés héroïques de l'affaire et sans doute aussi à des injonctions que le docteur, sur notre avis à tous, s'était déterminé à lui donner, elle consentait à devenir Madame Zaramaya.

Le mariage fut célébré devant le Registrar de Marylebone, aussitôt que le blessé se trouva en état de sortir. Les quatre témoins étaient ceux qui avaient occupé la loge du Lyceum au début de cet amour tragique. L'heureux Milton eut la joie de s'entendre dire le soir même, par sa belle-mère, la digne Mrs. Cumber, qu'il était un parfait gentleman. Puisse-t-elle, pour leur bonheur commun, être toujours de cet avis !

PHILIPPE DARYL.

(Illustrations de Lucius Rossi.)





LE PALAIS-ROYAL A LA HAYE ET LA STATUE DE GUILLAUME LE TACITURNE.

LES ROIS CHEZ EUX

S. M. WILHELMINA, REINE DES PAYS-BAS

PAR JAN TEN BRINK

NOTRE regretté Roi, feu S. M. Guillaume III, disait un jour que la Maison d'Orange ne saurait trop aimer les Pays-Bas. L'inverse n'est pas moins vrai. Aucun Hollandais raisonnable — et Dieu sait si nous avons la réputation de l'être! — n'hésitera à affirmer que les Pays-Bas ne

sauraient se montrer trop reconnaissants envers les Princes d'Orange. C'est sous la seule direction de Guillaume d'Orange que notre petite République a battu les *tercios* du Duc d'Albe et de ses successeurs. Ce sont les fils du grand Taciturne, le Prince Maurice, guerrier intrépide doublé d'un admirable tacticien, et après celui-ci, le Prince Frédéric-Henri, qui ont achevé l'œuvre de notre délivrance, consacrée par la paix de Westphalie.

Désormais, créée par ces chefs hors pair et par une population, ferme à toute épreuve, de commerçants et de marins, qui avaient mis leur sang et leur or au service de la liberté politique et religieuse, la République des Pays-Bas compte parmi les États de l'Europe. Plus tard, après la formation du royaume constitutionnel (1814), sous le roi Guillaume I^{er}, une parfaite entente régna entre la Maison d'Orange et le peuple des provinces du Nord. Toute cette popu-

vaillance et par sa blessure au champ de Waterloo — battit les insurgés à Boutersem, à Hasselt et à Louvain. Plus tard ce fut lui, qui, d'un élan spontané et généreux, favorisa les premières mesures pour créer notre charte vraiment libérale de 1848.

Notre dernier Roi, S. M. Guillaume III régna pendant près de quarante-deux ans au milieu d'une parfaite tranquillité à l'intérieur, remplissant avec une loyauté exemplaire ses hauts devoirs à l'égard de la nation et de la constitution. Petit-fils du Czar Paul I^{er}, n'encourageant jamais les tendances radicales de notre extrême-gauche aux États généraux, il sut maintenir les droits et remplir les engagements de la couronne d'une manière irréprochable.

La période de son règne (1849 - 1891) n'étant point remarquable au point de vue de la politique, notre Roi s'occupait sérieusement d'encourager les beaux-arts, la musique, la peinture, la sculpture, le théâtre. Il a sauvé de sa main royale bon nombre de jeunes artistes, qui avaient besoin de protection dans leurs commencements souvent difficiles. Lors des grandes inondations de l'année 1861, il se montra plein de courage et de dévouement au milieu des inondés du Bommelerwaard et du Tielerwaard. Au mois d'avril de cette même année la ville d'Amsterdam le reçut avec un enthousiasme sans pareil. Du reste, pendant toute la vie de Guillaume III, la nation néerlandaise ne cessa de prouver que la vieille alliance entre la Maison d'Orange et le peuple des Pays-Bas dure toujours.

Dès 1877, la mort frappait continuellement aux portes de son palais. Son auguste épouse, la Reine Sophie, princesse royale de Wurtemberg, mourut en 1877. Son fils aîné, le Prince d'Orange, suivit sa mère, en trouvant une mort prématurée à Paris, juin 1879; et, quelques années plus tard (1884), notre Roi perdit son fils cadet, le Prince Alexandre, prince royal depuis la mort de son frère, décédé dans son palais à La Haye, après une vie de maladies et de souffrances.



S. M. LA REINE WILHELMINA.

lation court aux armes lorsque Guillaume I^{er} l'appela contre la révolution des Bruxellois et des Liégeois en 1830. Le Prince d'Orange — plus tard le Roi Guillaume II, célèbre par sa



S. M. LA REINE RÉGENTE.

Parmi tout ce deuil un grand rayonnement de lumière se fit : le second mariage de Guillaume III. Le 7 janvier 1879, il épousa

en secondes noces, la Princesse Adélaïde-Emma-Wilhelmine-Thérésia, fille de S. A. le Prince Georges-Victor de Waldeck-



LE CHATEAU DU LOO, FAÇADE SUR LE PARC.

Pyrmont — vaillante épouse, auguste mère, aujourd'hui notre bien-aimée Reine-Régente. Elle a été le grand soutien de Guillaume III dans les douze dernières années de sa vie. La famille royale si cruellement éprouvée par la mort du Prince d'Orange à Paris quelques mois après ce second mariage vit une nouvelle aurore de bonheur et d'espérance, lorsque naquit (31 août 1880) la Princesse royale Wilhelmine-Hélène-Pauline-Marie, actuellement notre jeune et gracieuse Reine.

On prétend que l'esprit national en Hollande est extrêmement froid, voué aux choses matérielles de la vie, dénué de sens poétique, d'enthousiasme généreux, d'élans subits vers le sublime

et le beau. Il y a là une erreur profonde. Des étrangers qui n'ont mis que quelques jours à parcourir notre pays, qui ne comprennent pas un

traître mot de notre langue, peuvent noter sur leurs calepins que la Hollande, sérieuse et pratique, ne semble s'occuper que de ses denrées coloniales et de ses canaux.... cela ne mérite pas une réfutation sérieuse. Pour connaître les Pays-Bas, il faudrait un examen plus patient — il faudrait étudier son sol, sa situation maritime et coloniale, son histoire; il faudrait tâcher de connaître ses peintres — les anciens et les modernes, Rembrandt et Israëls, Jan Steen et Mesdag, Frans Hals et les trois frères Maris — et ses poètes, ses romanciers — Vondel et Da Costa, Hooft



LE PALAIS-ROYAL A AMSTERDAM (Cliché de J. Lévy).

et Van Lennep, Cats et Hildebrand (le professeur Nicolas Beets).

Cependant le caractère national néerlandais ne possède pas toutes les qualités nécessaires pour plaire aux étrangers, surtout à ceux des pays méridionaux. La plupart de nos compatriotes — noblesse, bourgeoisie, peuple — sont d'un abord froid. L'idée de plaire aux autres n'entre pas dans les idées essentiellement hollandaises ; la sécheresse des Yankees n'est pas rare chez

nous. Mais qu'on ne se trompe pas ! Cette froideur n'est souvent qu'apparence. Le peuple hollandais est capable d'élans magnifiques, quand il s'agit d'œuvres de charité chrétienne, et surtout quand il y va de sa gloire nationale ou du bonheur de la Maison d'Orange-Nassau.

Ce qui le prouve, c'est qu'aucune fête nationale ne se célèbre sans que tous — les vieillards et les enfants, les jeunes filles et les



LE PONEY ET LE CHIEN FAVORIS DE LA REINE.

hommes mûrs — portent un petit bout de ruban orange à la boutonnière ou au corsage, sans que le drapeau orange et le drapeau national parent toutes les façades ; rez-de-chaussée ou galetas, tout est pavoisé. Ce qui le prouve encore, c'est, dans toutes les classes de notre peuple, le profond intérêt qui s'attache à la personne de notre jeune et charmante Reine.

Il y a parmi nous tous une vénération profonde et respectueuse pour cette jeune fille blonde, seul trésor qui nous reste après tant de morts dans l'auguste Maison d'Orange. Quand notre Reine fait sa promenade en voiture à La Haye, on n'entend pas les cris d'un enthousiasme surfait qui se bat les flancs pour produire du bruit, mais toutes les têtes se découvrent et tout le monde sourit d'un sourire discret et plein de sympathie.

* *

La façon dont la vie de la jeune Reine à La Haye et au Loo — comme travail et comme jeu — est réglée, ne varie pas beaucoup. Elle se lève assez tôt, et à huit heures et demie elle commence à travailler. Elle aime à s'instruire et se montre merveilleusement douée pour les langues et l'histoire naturelle, bien que la leçon d'histoire nationale et étrangère soit sa leçon de prédilection. Elle parle déjà correctement et couramment l'anglais et le français. L'étude de l'allemand sera abordée plus tard.

Elle travaille avec sa gouvernante et ses professeurs jusqu'à onze heures et demie. Quand le temps n'est pas trop mauvais, elle fait une promenade en voiture. La Haye, toute boisée et riante avec ses riches verdure, ses allées de vieux marronniers et de vieux tilleuls — chantés par notre poète Constantin Huygens, père du célèbre Christiaan — La Haye avec son vieux château des anciens comtes de la Hollande, son étang, ses rues coquettes et propres, paraît digne de compter parmi les résidences les plus agréables du continent. Le bois de La Haye était déjà célèbre, lorsque Voltaire, jeune homme, y promenait ses amours. La chaussée de La Haye à Schéveningue, ombragée par deux magnifiques allées d'ormes,

de chênes et de marronniers, — tracée par le même poète Constantin Huygens et chantée par lui plus tard — est toute pleine d'une ombre douce, égayée par-ci par-là par quelques rayons de soleil.

La seule fois qu'un heureux destin me permit de voir Victor Hugo chez lui, son beau-fils, M. Lockroy, me parlait avec beaucoup d'enthousiasme de cette chaussée de La Haye à Schéveningue, dont on a dit que c'est un tunnel de verdure, qui relie La Haye à la mer.

Notre jeune Reine s'y montre souvent en voiture. En rentrant, elle déjeune à midi et demi, puis sort encore en voiture jusqu'à deux heures et demie. Ses leçons lui prennent alors deux heures. Elle dîne à six heures et demie, le plus souvent en tête-à-tête avec la Reine-Régente. Deux ou trois fois par semaine, il y a une petite réunion de trois ou quatre invités à la table royale. La jeune Reine n'assiste pas toujours aux grands dîners de gala ; quand elle y assiste, elle vient après le repas, suivie de son intendante et de sa gouvernante, causer avec ces dames et ces messieurs. Quel charmant spectacle que de la voir, blonde aux yeux bleus et au teint transparent, entourée des grands dignitaires dans leurs costumes chamarrés d'or !

Elle se couche à huit heures et dort de l'heureux sommeil de la jeunesse. Elle se porte bien, rit et fait du bruit comme tous les enfants bien portants. Elle aime à jouer avec ses jeunes amies et à leur montrer sa grande collection de poupées — poupées de toutes façons et de toutes dimensions. La plus grande et la plus jolie reçut d'elle le nom de la Gouvernante. Parmi le nombre, il y a des matelots, des officiers, des hussards et tout un monde de dames et de demoiselles, qui forment sa cour de

poupées. Et pour elle tout ce monde est vivant ; ne déclare-t-elle pas quelquefois ses poupées malades pour les entourer de ses soins les plus empressés ?

Au travail comme au jeu elle montre naïvement une indépendance de jugement étonnante pour son âge et une intelligence toujours en éveil. On pourrait citer d'elle bon nombre de traits



LES POUPÉES DE LA REINE.

d'esprit; enfin, et ce n'est pas sa moindre qualité, elle se concilie toutes les sympathies par une extrême bonté de cœur.

Fine, svelte, élégante, elle ne fait pourtant pas l'impression d'une jeune personne débile. Au contraire, elle est très rarement souffrante. Sa belle voix résonne avec tout l'éclat d'une santé parfaite, son sourire affirme l'harmonie de sa vie physique et morale.

Son portrait se trouve dans toutes les maisons hollandaises. Il y a des étrangers qui s'étonnent qu'à La Haye, à Amsterdam, à Rotterdam, partout dans les devantures des librairies, dans les magasins d'art, on trouve des portraits des deux Reines. Il n'y a rien d'étonnant dans ce fait. Tout le monde demande ces por-

traits, par conséquent les photographes et les marchands d'articles d'art en offrent.

La Reine-Régente a guidé l'esprit et le cœur de sa fille d'une main sûre.

La jeune Reine est tout à fait ce que sont les jeunes filles de son âge — un enfant gai et bruyant, simple et aimable. Elle s'amuse de si bon cœur que quiconque la regarde en est touché. Lors des grandes manœuvres en Gueldre, près de Renkum, l'été dernier, les deux Reines firent une courte excursion du Loo à Arnhem. A la grande joie de notre jeune Reine, la voiture royale prit le chemin de Renkum, aux environs des grandes bruyères du Veluwe. Le spectacle des escadrons de hussards passant au



LES GRANDS ÉTANGS DU LOO.

grand galop devant elle, fit briller ses yeux et battre son cœur de plaisir.

La famille royale réside pendant l'hiver au palais de La Haye. Chaque année, en avril, elle passe quelques jours au palais d'Amsterdam — célébré par nos poètes du XVII^e siècle comme la huitième merveille du monde. On conçoit que la Reine ne se plait pas en ville autant qu'à la campagne, au palais de Soestdijk, et surtout au palais du Loo. Elle prétend victorieusement qu'on ne trouve nulle part au monde de futaie plus haute, des bois plus frais, des étangs plus bleus, des lis plus blancs, des roses plus roses qu'au Loo. C'était là un peu l'opinion de notre regretté Roi, feu S. M. Guillaume III.

La Reine vit au Loo comme à La Haye. Chaque jour de soleil la trouve au grand air. Avant le lunch elle se promène à cheval avec deux dames et deux messieurs de la Cour. Elle monte très fièrement son poney favori, un grand blanc. Pendant trois quarts d'heure elle fait au galop le tour du parc. Ses joues plus roses, ses yeux plus brillants annoncent son grand contentement. Elle aime monter à cheval, elle aime surtout ses poneys, ainsi que du reste, tous les animaux. Souvent, elle fait à cheval une petite excursion dans la bruyère qui avoisine le parc du Loo.

Dans l'après-midi, elle se montre en voiture, suivie de son grand chien de chasse à long poil, nommé Swell. Elle s'occupe de tout un monde d'animaux qui fait sa joie au Loo. Près d'un chalet très coquet et pittoresque, se dresse un colombier. Des centaines de pigeons viennent s'abattre auprès d'elle, lorsqu'elle y paraît. C'est un petit tableau charmant, que celui de cette belle jeune fille jetant des grains à ses pigeons.

Le colombier et le chalet forment pour elle la grande attraction du Loo. Dans le chalet se trouve une petite cuisine tout à fait ravissante. C'est là qu'elle s'amuse le samedi à faire des

brioche ou autres bonnes choses, que, à sa grande fierté, elle offre aux dames de la Cour. C'est une occupation agréable qu'elle traite avec le plus grand sérieux.

Outre ses poneys, ses chiens et ses pigeons, elle s'occupe de ses cerfs et de ses daims, qui semblent tous reconnaître la jeune Reine, lorsqu'elle vient les voir. Puis elle donne ses soins à son propre jardin et à sa propre serre, où elle cultive des fruits de choix, destinés à ses jeunes amies du Loo.

A Soestdijk, elle possède une petite ferme avec tous les détails d'une grande. Bientôt, on construira aussi un chalet à Soestdijk, où la famille royale passera cet été quelques mois.

Au Loo dans les grands étangs se trouve la petite yole. La Reine y monte et se fait conduire par deux jeunes matelots, quoique souvent elle préfère manier les avirons elle-même. Elle ne craint pas la fatigue, et de ses petites mains elle s'en tire courageusement. Comme tous les sports, elle adore aussi le patinage. En hiver, on la voit sur l'étang du jardin de la maison du bois de La Haye. Elle y est entourée de ses jeunes amies et amis, enfants des familles distinguées de La Haye.

Toute sa vie se passe simplement et hygiéniquement, comme je viens de le dire. Le profond intérêt qui se rattache à sa personne charmante va toujours chez nous s'accroissant. Notre peuple possède en elle un précieux trésor, puisque c'est en elle que s'unissent toutes nos espérances pour l'avenir du royaume et de la Maison d'Orange-Nassau. Pour exprimer en un mot toute la vénération nationale, je citerai en terminant ces paroles de Victor Hugo :

Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! Bel ange

A l'auréole d'or !

Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche !

JAN TEN BRINK.

HENRIETTE RONNER



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

ENTRE AMIS

Ayuntamiento de Madrid

La Vengeance d'Isidore

Par Paul Bilhaud

ISIDORE Planquet était un brave et bon garçon qui, depuis six mois, servait de commis principal et unique à M. Cornibois, épicier-liquoriste, rue du Temple, 392. Isidore n'avait jamais eu un goût bien prononcé pour cet état dans lequel l'avait précipité une passion malheureuse, celle de la littérature. Le père Planquet, petit mercier de Châteauroux, avait surpris un jour son fils au moment précis où, à la suite de soixante-seize pages d'une écriture serrée, il mettait d'une belle écriture moulée et satisfaite : *Fin du premier acte*.



« Ah ! tu fais des machines de comédie ! avait hurlé Planquet père. Ah ! tu déshonores le nom que j'ai eu tant de peine à donner à ta mère ! Tu déconsidères mon fonds de mercerie !... Tu vas filer à Paris tout de suite ; je ne veux pas que Châteauroux soit plus longtemps témoin de tes débordements écrivains ! »

Et dès le lendemain il expédiait son fils chez Cornibois, un vieil ami dont il avait retrouvé le nom dans le Bottin, ce Tout-Paris du commerce.

Isidore avait obéi à l'ordre paternel avec d'autant plus d'empressement qu'il ne pouvait faire autrement. Il était donc depuis six mois dans l'épicerie, se raidissant contre la vulgarité de son métier, sans abandonner ses rêves de gloire. Tout en servant les clients, il observait, étudiait les hommes et les femmes, leurs défauts, leurs passions, entremêlant les « et avec ça, Madame ? » de réflexions philosophiques et recueillant, notant précieusement tous les documents qui pouvaient lui être utiles. Il en résulta que la clientèle de Cornibois, composée principalement de bourgeois, de petits employés et de cuisinières, tous gens bavards et musards, trouvait un véritable plaisir à baguenauder avec Isidore qui avait toujours un mot aimable à lancer ou une histoire drôlichonne à conter. On complimentait Cornibois sur la gracieuseté et surtout l'esprit de son commis. On est sensible aux endroits surtout où l'on se sent plus faible, et Cornibois, nature bête et grincheuse, se trouva froissé qu'on reconnût à son employé des qualités auxquelles il prétendait exclusivement, lui, patron.



Pour être juste, il faut dire aussi que cette animosité de Cornibois se trouvait fortement entretenue par sa femme, une affreuse maritorne qui, depuis qu'elle avait trouvé, dans la chambre d'Isidore, et lu *Phèdre*, appelait de temps en temps le jeune commis : Hippolyte !... Elle l'appelait en vain, disons-le bien vite. De là une rancune profonde qui s'amassa dans le cœur de la Phèdre de l'épicerie. Et comme, en pareil cas, les maris soupçonnent toujours ceux qu'ils n'ont pas à craindre, Cornibois-Thésée devint jaloux d'Isidore-Hippolyte, ce en quoi il prêtait aux charmes de sa peu séduisante épouse des qualités tout particulièrement flatteuses. Quoi qu'il en fût, ayant pris le jeune homme en grippe, il était continuellement sur ses talons.

Isidore, en sa qualité d'observateur, se rendait un compte exact de la situation, sentant bien qu'elle devenait de jour en jour

plus tendue. Jusqu'au petit Félix Cornibois, le présomptif de l'épicerie, qui détestait notre héros, parce que celui-ci l'avait surpris plusieurs fois à lécher à la dérobée les pains de sucre paternels. Un triple orage s'était amoncelé sur la tête du pauvre garçon ; ça ne pouvait pas durer et ça ne dura pas.

Un matin, Cornibois, dont une mauvaise nuit avait envenimé la jalousie absurde, annonça brusquement à son commis qu'il ne faisait plus son affaire et qu'en conséquence...

« Très bien, monsieur, je m'en irai, » répondit Isidore, ne sachant pas où il s'en irait mais enchanté, au fond, de s'en aller.



Ce fut là toute l'explication. Madame Cornibois, quand elle apprit la nouvelle, voulut profiter de l'occasion pour tenter un dernier assaut contre Isidore.

« Dites un mot, lui murmura-t-elle avec du miel dans la voix, et je m'arrangerai pour que mon mari vous garde. Voulez-vous... Hippolyte ?... »

L'histoire ne nous a pas conservé la réponse d'Hippolyte, mais ce ne dut pas être une phrase bien tendre, car Phèdre, redevenant moderne en un clin d'œil, poussa un : « Ah ! malheur !... » auquel Isidore riposta par ces simples mots : « C'est comme ça ! » Et il lui tourna le dos.

Après le déjeuner, un déjeuner froid, sous tous les rapports, Isidore, qui ne devait partir que le lendemain, retourna philosophiquement à son travail. Les Cornibois, furieux, pour des raisons différentes, du calme de leur employé et de son contentement manifeste, s'installèrent alors dans la boutique, pour le narguer et lui lancer, sous le couvert de leur propre conversation, une série de pointes dont la stupidité n'aurait pu être égalée que par la méchanceté si elle ne l'avait dépassée. Isidore n'avait pas l'air de faire attention à ce petit manège lorsque quelqu'un, venant du dehors, parut devant les carreaux de l'épicerie, la main sur le bouton de la porte, prêt à entrer. Cornibois regarda l'arrivant et changea de couleur.

« M. Hérissou ! s'écria-t-il.

— Lui ! fit Madame Cornibois.

— Je ne veux pas le voir !

— Moi non plus ! »

Et tous deux se levèrent rapidement du comptoir derrière lequel ils étaient assis, pour passer dans la salle à manger. Mais la disposition du logement se prêtait mal à cette manœuvre. Pour gagner la seule porte qui conduisait aux autres pièces, il fallait traverser la longueur de la boutique, le comptoir se trouvant au fond. Or, M. Hérissou avait déjà entr'ouvert la porte d'entrée. Fatalement il allait surprendre les époux, et en pleine fuite ! Que faire ?... Les Cornibois avaient un puissant motif pour chercher à éviter M. Hérissou auquel ils avaient, quelque temps auparavant, pour s'acquitter d'une dette envers lui, fait accepter une barrique de soi-disant vieux cognac extra qui valait bien un franc cinquante le litre, prix fort. M. Hérissou s'était facilement aperçu qu'on l'avait floué et, furieux, avait juré de tirer les oreilles à l'épicier. Plusieurs fois déjà il s'était présenté chez ce dernier dans cette intention, mais sans le rencontrer — et pour cause. — Il était revenu, toujours inutilement, et à chaque visite sa colère montait d'un degré. La dernière fois, il avait parlé de casser quelque chose à Cornibois — ou à sa femme, — cette fois, il était vraisemblablement décidé à les assommer. Aussi comprend-on la terreur des époux, en apercevant leur redoutable client, et leur angoisse en constatant que cette fois ils ne pouvaient lui échapper. M. Hérissou avait ouvert la porte, il allait entrer et pincer le couple comme deux lapins au gîte !

Subitement la figure de l'épicier s'éclaira :

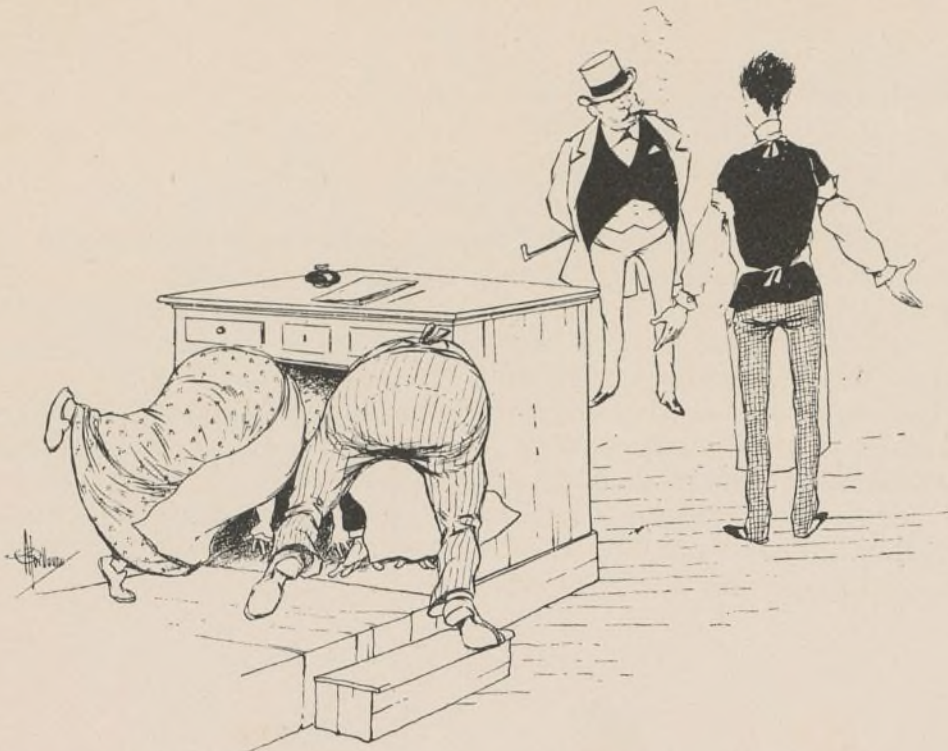
« Isidore ! cria-t-il, dites que nous ne sommes pas là ! »

Et, ramenant vivement Madame Cornibois au fond de la boutique, derrière le comptoir :

« Fourrons-nous dessous jusqu'à ce qu'il soit parti, » dit-il. Puis, joignant le geste à la parole, il poussa sa femme dans

le vide du meuble et se glissa près d'elle tant bien que mal. Il était temps ! A peine avaient-ils disparu que M. Hérissou entra.

« M. Cornibois ? demanda-t-il à Isidore. Il n'est pas là, n'est-ce



pas ? Sorti ! Comme d'habitude !... Bon, très bien, je reviendrai, mais dites-lui que chacune de mes visites augmente d'autant l'intérêt du compte que j'ai à régler avec lui. Je finirai bien par le rencontrer et alors !... »

Un moulinet de sa canne acheva sa pensée d'une façon des plus significatives. Isidore ouvrait la bouche pour faire la réponse que lui avait dictée son patron, mais il la referma brusquement. Une idée venait de lui traverser l'esprit, une idée de vengeance qui amena sur ses lèvres un sourire de gourmet prêt à savourer un mets délicat.

« M. Cornibois est sorti, en effet, dit-il, mais... il va rentrer.

— Ah ! fit M. Hérissou étonné.



— Oui, Monsieur, et il m'a chargé de vous prier de l'attendre. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. »

Et, prenant une chaise, il la plaça devant le comptoir sous lequel se courbaturait le ménage Cornibois.

« C'est que je suis pressé, observa M. Hérissou, d'un ton bourru.

— Oh ! Monsieur, il va arriver dans une minute ! s'écria Isidore, craignant déjà que sa vengeance ne lui échappât.

— C'est bien vrai, ça, au moins ?

— Dame, Monsieur, je n'étais pas obligé de vous le dire, n'est-ce pas ?

— C'est juste. Eh ! bien, je vais attendre. »

Et il s'installa sur la chaise qui lui était offerte, devant le comptoir, comme saint Pierre au guichet du Paradis ou, pour mieux dire, comme Cerbère à la porte de l'Enfer.

C'était bien l'Enfer, en effet, pour les deux prisonniers. Muets, sans respiration, courbaturés dans une position improvisée et d'autant plus épouvantable, ils échangeaient dans la pénombre de leur cachette des regards désespérés et furieux, chargés de menace à l'intention d'Isidore, mais incapables pour le moment d'autre chose que de se dire : « Nous y sommes et malheureusement il faut y rester ! »

Isidore, lui, avait repris ses occupations, d'un air innocent, réfléchissant au moyen de retenir le plus longtemps possible la bête noire de ses patrons, afin de prolonger leur supplice.

Ce drame à deux parties durait depuis cinq minutes déjà, lorsque M. Hérissou, qui avait la patience courte, se leva.

Il y eut, sous le comptoir, comme le bruissement d'un soupir de soulagement.

« Ne vous en allez pas, je vous prie, s'écria Isidore, en s'élançant vers M. Hérissou. Je sais que M. Cornibois a le plus grand désir de vous voir et il serait furieux s'il apprenait que je n'ai pas insisté pour vous retenir.

— Canaille ! murmura le dessous du comptoir.

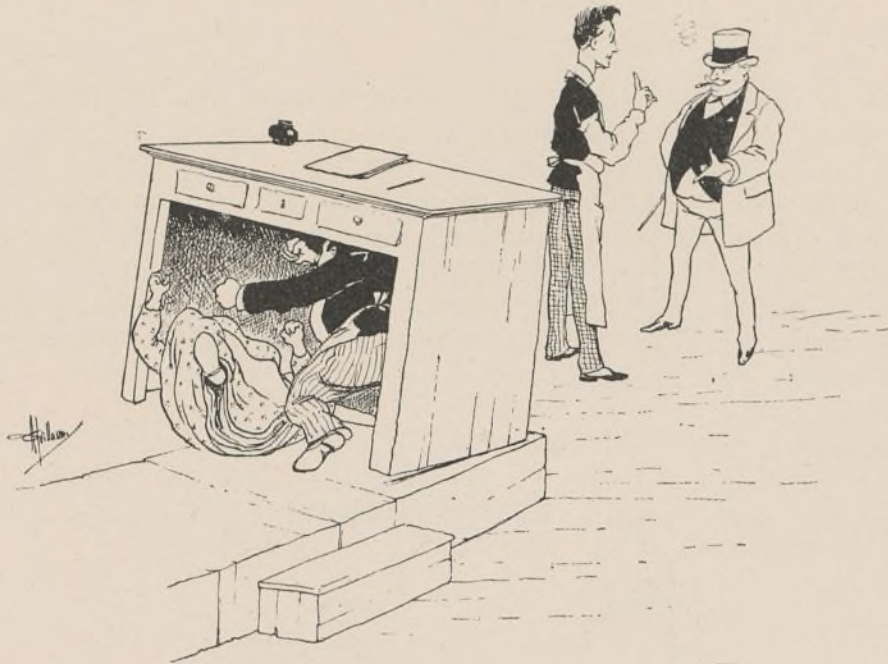
M. Hérissou hésitait.

— Alors, dit-il, il se serait donc décidé à reprendre son alcool et à me payer ce qu'il me doit ?

— Oui, oui, fit Isidore, c'est cela même, je me rappelle maintenant... c'est pour vous donner de l'argent. »

Le comptoir eut un frémissement de rage. M. Hérissou se rassit. Cette fois, Isidore continua la conversation, pour éviter une seconde tentative de départ.

« Vous avez raison d'attendre, dit-il, et de ne pas manquer l'occasion d'être payé... si vous devez l'être.



— Comment ! si je dois l'être ? répliqua M. Hérissou en assénant sur le comptoir un coup de poing formidable.

— Ah ! c'est qu'ici, depuis quelque temps, tout va de travers.

— Eh ! bien, moi, j'irai tout droit !... Justement j'ai pris ma canne numéro un et...

— Ah ! Monsieur, fit Isidore d'un ton hypocrite, si vous aviez commencé par là, aujourd'hui on ne vous devrait plus rien.

— Des filous ! grogna M. Hérissou, des voleurs ! J'aurais dû m'en douter du reste !

— Ah ! oui, par exemple !... Quant à moi, il y a longtemps que j'en suis sûr.

— Si vous le savez, alors pourquoi restez-vous dans une maison pareille ?

— Dame, Monsieur, gémit Isidore, en levant les bras au ciel, il faut vivre ! C'est égal, c'est dur, allez, d'être obligé de subir un être aussi stupide que M. Cornibois !... Et sa femme, Monsieur !...

— Je ne l'ai aperçue que deux ou trois fois, je n'ai pas pu juger.

— Ah ! vous ne vous êtes pas trompé, fit Isidore avec conviction, et ça dépasse encore tout ce que vous pouvez vous imaginer.

— Comment ?

— Du reste, elle en a bien l'air, n'est-ce pas ?

— Tiens, tiens, ricana M. Hérissou, est-ce que ?...

— Est-ce que ? s'exclama Isidore, est-ce que ?... Tenez, je peux bien vous dire ça, puisque nous sommes seuls.

— Quoi donc ?

Le comptoir eut un léger tremblement.

— J'ai l'air naïf, poursuivit Isidore, et on croit que je ne remarque rien, mais je suis un observateur, moi, Monsieur, et s'il me fallait vous dire toutes les fois que Madame Cornibois a... Le comptoir devint agité.



— Allons donc, fit M. Hérissou, que la conversation commençait à intéresser.

— Vous seriez encore là demain matin.

— Vraiment ? Eh ! bien, ça me fait plaisir, » conclut M. Hérissou avec un gros éclat de rire.

Mais soudain, il s'arrêta, étonné... Le comptoir oscillait comme un vaisseau battu par la tempête. Comparaison d'autant plus juste que, pour le moment, le vaisseau était représenté par Madame Cornibois, violemment secouée par son mari que les paroles d'Isidore avaient transformé en tempête.

« Tiens, le comptoir qui remue, observa M. Hérissou tout surpris.

— C'est parce qu'on marche à l'étage au-dessus, expliqua Isidore qui, en sa qualité de dramaturge, tenait à compliquer la situation pour amener un dénouement plus corsé.

— Drôle de maison, murmura M. Hérissou, en se retournant vers le jeune commis. Alors, vous disiez que Madame Cornibois...
 — Oui, seulement...
 — Ah! il y a un seulement?
 — Son mari n'a rien à lui reprocher car, de son côté, lui...
 — Pas possible! avec une tête pareille?
 — Il paraît que la tête n'y fait rien puisque, sur le chapitre des infidélités conjugales, il rendrait encore des points à sa femme.
 — Vraiment? Ah! ah!... très drôle!... Ah! ah!
 — N'est-ce pas?
 — Il faut des époux assortis!... entonna M. Hérissou.
 — Dans les liens du mariage!... acheva Isidore.
 Puis tout à coup :
 — Regardez donc... le comptoir qui se remet à danser.
 — Ah! oui, c'est qu'on marche au-dessus, répliqua à son tour M. Hérissou.

Il est inutile, je crois, d'insister sur ce nouveau phénomène dont la cause était la même que tout à l'heure, avec cette variante pourtant que — en me servant toujours de ma comparaison — cette fois-ci, la tempête était Madame Cornibois déchaînée contre son mari qui remplissait le rôle du vaisseau.

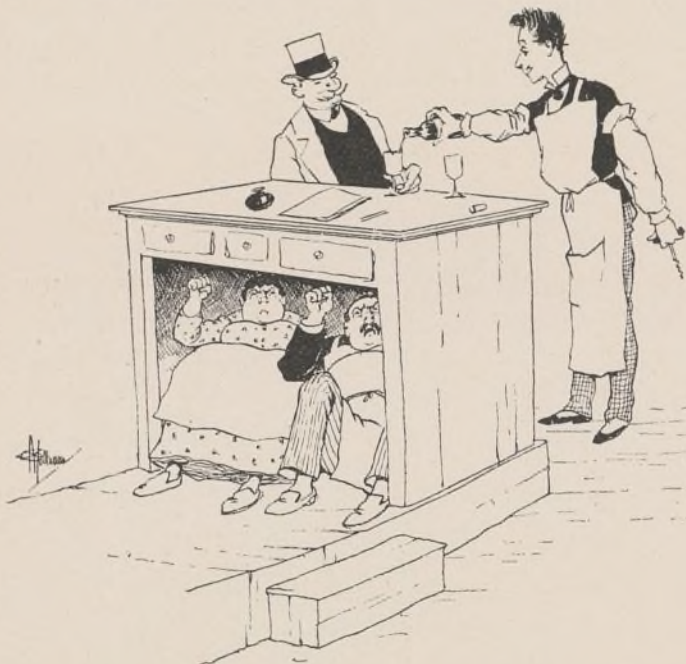
« Avec tout ça, il ne rentre pas, dit M. Hérissou en regardant l'heure. Vous verrez que c'est encore un tour qu'il me joue.

— En ce cas, j'aurais été trompé moi-même, répondit Isidore. Tenez, pour vous faire patienter, voulez-vous me permettre de vous offrir quelque chose?

— Tout de même, fit M. Hérissou, mais pas du cognac en question, hein?

— Oh! non, de celui-là, nous n'en avons plus.
 — Parbleu! il m'a passé son solde, l'animal!

— Je vais vous dédommager, » dit Isidore, en montrant une bouteille poudreuse de vieille eau-de-vie qu'il était allé chercher au bon endroit.



Après l'avoir débouchée avec précaution et en avoir délicatement essuyé le goulot, il prit deux verres — non pas deux petits verres de rien du tout, mais deux verres sérieux — que, par un raffinement d'ironie, il plaça au beau milieu sur le comptoir, c'est-à-dire sur la tête de ses victimes.

« Tenez, goûtez-moi ça, dit-il en emplissant copieusement les verres, et vous m'en direz des nouvelles. »

Le comptoir parut décidé à mettre fin à cette plaisanterie en sautant brusquement à la face d'Isidore, mais la présence de M. Hérissou le retint et il resta immobile par prudence.

« A votre santé, Monsieur!

— A la vôtre, jeune homme!... et même à la leur, ajouta en riant M. Hérissou.

— A la leur! répéta Isidore; il ne faut pas être ingrat. »

Les verres furent vidés avec une satisfaction évidente.

« Oh! fameux! fit M. Hérissou avec un claquement de langue significatif, fameux, fameux!... A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle du... Ah! ça, mais, s'écria-t-il tout à coup en changeant de ton, ils ne font donc que marcher là-haut?... Voilà le comptoir qui repart!... ça devient invraisemblable, cette fois, voyez donc! »

Isidore n'avait pas besoin de voir, il savait à quoi s'en tenir.

Après les deux scènes conjugales qu'il avait provoquées, il s'était dit qu'il fallait terminer par un grand coup de théâtre et c'est dans ce but qu'il avait invité M. Hérissou à goûter le cognac de son patron. Après avoir empli les verres, il n'avait pas rebouché la bouteille et, au lieu de la poser toute droite sur le comptoir, il l'avait couchée sur le flanc. On devine le résultat : le liquide

se répandit sur le meuble et, filtrant à travers les rainures de la tablette, goutta à l'intérieur sur les époux Cornibois qu'il arrosa lentement mais inévitablement.

Ceux-ci tinrent bon tout d'abord, mais bientôt la souffrance d'une demi-heure de fausse position, la colère, la rage et le cognac — du cognac à quinze francs la bouteille! — qui leur tombait sur la tête, leur coulait dans les yeux, dans les oreilles et jusque dans le dos, tout cela vint à bout de leur patience. Ils commencèrent à se remuer, à s'agiter, pour tâcher d'éviter l'arrosage, tant et si bien que M. Hérissou finit par s'écrier :

« Non, ce n'est pas possible, pour que ce comptoir danse à ce point-là, il faut qu'on secoue la maison!... ou qu'il y ait quelqu'un dessous... je vais regarder!... »

Ce fut le mot de la fin.

Le comptoir, comprenant que son secret ne lui appartenait plus, se souleva brusquement, comme lancé par une catapulte et, retombant à plat, laissa voir à M. Hérissou absolument ahuri M. et Madame Cornibois dans un état indescriptible, les cheveux en désordre, imbibés de cognac, les yeux hors de la tête et la figure décomposée par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, où dominaient cependant le rouge et le violet.



« Canaille! hurlèrent-ils tous deux en même temps.

— Canailles vous-mêmes! » riposta M. Hérissou qui prit pour lui l'épithète adressée en réalité à Isidore.

Si l'on s'était expliqué à ce moment-là, on aurait pu éviter bien des malheurs, mais on ne s'expliqua pas. L'exaspération des deux époux était parvenue à son paroxysme et M. Hérissou, partant de cette idée que la singulière apostrophe de tout à l'heure lui était destinée, bondit comme un taureau sous l'aiguillon et, tombant sur les Cornibois, engagea avec eux une conversation à bâtons rompus dont sa canne fournissait les répliques...

Ce fut quelque chose d'épouvantable!...

Le combat finit, non pas faute de combattants, puisqu'il n'y eut personne de tué, mais par l'intervention providentielle des sergents de ville qui firent irruption dans l'épicerie, pour secourir l'innocence opprimée. Mais reconnaître l'innocence au milieu du groupe enchevêtré qui s'offrit à leurs yeux était chose si délicate que les bons agents, dans la crainte de se tromper et pour ne froisser personne, conduisirent tout le monde au poste.

« Même Isidore? » direz-vous. Allons, je vois que mon héros vous intéresse et que vous seriez désolés qu'il lui fût arrivé quelque chose de fâcheux. Rassurez-vous, car dès le commencement de la bagarre, c'est-à-dire à l'apparition féérique des Cornibois, Isidore avait pris son chapeau et s'en était allé tranquillement, les mains dans les poches, avec l'orgueil d'un vieil auteur qui, après avoir amoureusement préparé son œuvre, vient enfin de jouir de son triomphe.

« Mais votre héros est un être abominable! » va-t-on s'écrier. Lui? Pauvre garçon! Pourquoi cela? Parce qu'il s'est esquivé?... Ah! permettez, il ne s'est pas esquivé, il est parti très tranquillement, je vous le répète, ce qui, en somme, était son droit, et même son devoir, puisque son patron l'avait mis à la porte. En tous cas, ce n'était pas un mauvais cœur et je vais vous le prouver d'un mot... C'est lui qui était allé chercher les sergents de ville!

PAUL BILHAUD.

(Illustrations de A. Guillaume).





A la Toute Petite

BÉBÉ, blonde miniature,
qui, sur tes bras et tes mollets,
Mets des bagues pour bracelets,
Et des bracelets pour ceinture.

Toi dont les pieds roses blottis
Sans contraintes et sans blessures
Au fond de mignonnes chaussures,
Sont si petits, petits, petits,

Que dans la neige la plus albe,
Un mohican ne pourrait pas
Suivre la trace de tes pas;
O bibelot rare et d'un galbe

Exquis, atôme blond, détail,
Bébé, ma douce souveraine,
Qui te fais tes robes à traîne
Dans le satin d'un éventail;

Toi dont la marche est si légère
Que tu t'amuses à marcher,
Comme une chatte, sans toucher,
Parmi des objets d'étagère;

O statuette de Paris,
Grévin charmant aux formes grêles,
J'aime ton nez aux ailes frêles,
Roulé dans la poudre de riz

Comme un goujon dans la farine,
Et c'est en contemplant ton nez
Que tant de rapins étonnés
Se sont faits peintres de narines.

Toi qui pourrais te balancer,
Sans les rompre, aux fils de la Vierge;
Si petite que ton concierge
Jamais n'a pu te voir passer!

Toi mon amante et mon amie,
Fait de soupçons et de riens,
Que je cherche quand je te tiens
Sur mes genoux tout endormie,

Comme l'on cherche son chapeau
Parfois quand on l'a sur la tête;
Muse de poche, ton poète
T'adore; ton parfum de peau

D'Espagne me grise et m'enlace
Et je n'aurais jamais pensé
Que ce bibelot insensé
Dans mon cœur tiendrait tant de place!

MAURICE DONNAY.